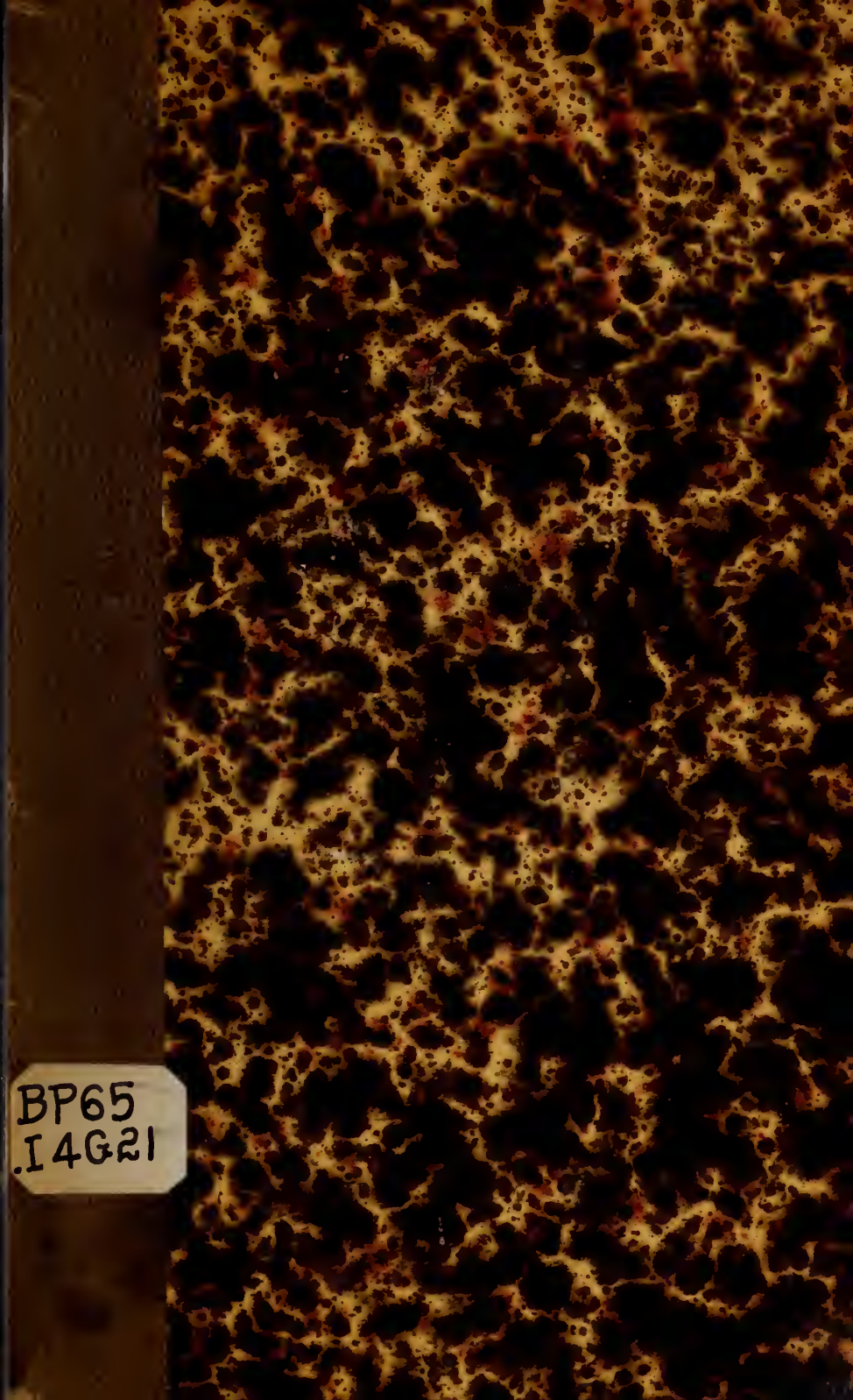

BP65
.I4G21

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.

Green Fund

May 7th 1879

Division.

Section. BP65

Shelf..... Number. I4G21

MÉMOIRE

SUR LES PARTICULARITÉS

DE LA RELIGION MUSULMANE

DANS L'INDE

D'APRÈS LES OUVRAGES HINDOUSTANIS.

Versailles, imprimerie de Beau jeune, rue de l'Orangerie, 36.

MÉMOIRE

SUR LES PARTICULARITÉS

DE LA RELIGION MUSULMANE

DANS L'INDE

D'APRÈS LES OUVRAGES HINDOUSTANIS

PAR

M. GARCIN DE TASSY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

On peut dire encore quelque chose de nouveau. La porte du discours reste ouverte jusqu'au jour de la résurrection.

WALI (p. 53 du texte de l'édit. de Paris).

SECONDE ÉDITION.

PARIS

ADOLPHE LABITTE,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

5, quai Malaquais (près l'Institut).

—

M. DCCC. LXIX.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/memoiresurlespar00garc

MÉMOIRE

SUR LES PARTICULARITÉS

DE LA RELIGION MUSULMANE

DANS L'INDE

D'APRÈS LES OUVRAGES HINDOUSTANIS.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La religion des Hindous attire généralement l'attention des savants qui s'occupent de l'Inde, et des voyageurs qui, après en avoir parcouru les belles provinces, communiquent au public les fruits de leurs recherches. Il n'en est pas ainsi du culte musulman dans l'Inde, qui fut néanmoins pendant plusieurs siècles la religion du Gouvernement d'une très-grande partie de la presqu'île en deçà du Gange soumise au sceptre du Mogol, et qui est encore aujourd'hui professé par plusieurs souverains et par vingt millions d'habitants de cette vaste contrée, où il fait encore journellement des progrès. Les savants en ont peu parlé ; aussi ignore-t-on généralement quel y est précisément l'état de

cette religion, quelles en sont les particularités. Ce manque de données positives se fait surtout sentir à ceux qui veulent lire les ouvrages hindoustanis et persans écrits dans l'Inde, et déchiffrer les inscriptions des monuments musulmans de cette belle partie du monde. On y trouve en effet des allusions fréquentes à des usages religieux qu'aucun auteur n'a décrits, à des personnages qu'aucune biographie n'a fait connaître. D'Herbelot et les écrivains qu'il a mis à contribution pour sa Bibliothèque orientale ne servent de rien, il faut recourir à d'autres sources. Pour remplir en partie la lacune que je signale, j'ai entrepris le travail que je soumets aujourd'hui aux amis de l'Inde. J'ose espérer qu'ils y trouveront quelques renseignements nouveaux sur une religion dont je me suis attaché à faire connaître la doctrine soit exotérique, soit ésotérique [1].

Qu'il me soit seulement permis de citer sur la religion musulmane ce qu'en disent en somme les musulmans eux-mêmes :

« Lorsque les sectateurs de Jésus se furent éloignés de la bonne voie pour se plonger dans l'hérésie et l'incrédulité en soutenant que Jésus était le Fils de Dieu, le Très-Haut rejeta leur culte et suscita un grand prophète parmi les Arabes, lui mit le sceptre dans la main droite et le Coran dans la gauche, afin de convertir à la seule véritable religion les peuples dispersés sur la surface de la terre. Transporté d'un saint zèle, ce prophète, nommé *Muhammad*, c'est-à-dire « le glorifié, » travailla fortement à extirper le

[1] L'exotérique, par les deux ouvrages intitulés, le premier : *Exposition de la foi musulmane ;* le second : *Doctrine et devoirs de la religion musulmane* et *Eucologe musulman*. L'ésotérique, par la publication des allégories morales ou, pour mieux dire, mystiques d'Azz-eddin el Mocaddéci, et du *Mantic unttaïr* de Fariduddin Attar.

polythéisme et l'infidélité. Également puissant en paroles et en œuvres, il employa les exhortations et les miracles. Sa sainte religion prend tous les jours plus d'extension, et nous espérons que dans la suite des temps, elle sera la seule régnante dans les sept climats du monde, comme elle est la seule véritable qui puisse procurer le salut [1]. »

Maintenant voici l'indication sommaire des principaux ouvrages hindoustanis d'où j'ai tiré les matériaux de ce mémoire. Ces ouvrages sont les suivants :

1° *Barah maça*, ou *les* 12 *mois*, poème didactique par Kâzim Alî Jawân, auteur du roman de *Sacuntala*, etc. Dans ce poème, qui ressemble beaucoup à celui des fastes d'Ovide et de notre poète français Lemierre, Jawan s'est surtout attaché à décrire avec exactitude les fêtes de l'Inde musulmane ; et comme son ouvrage est moderne, ayant été écrit peu de temps avant sa publication à Calcutta en 1812, il présente l'état actuel de la religion musulmane dans l'Inde. On n'avait rien encore traduit jusqu'ici de cet ouvrage.

2° *Araïsch-i mahfil* [2], ou Statistique et histoire de l'Hindoustan par Mir Scher Ali Afsos, à qui on doit aussi un divan estimé, dont la Bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres possède un exemplaire, une traduction élégante du Gulistan et du Pend-nameh de Saadi, etc. La première partie seulement de l'*Araïch-i muhfil* a été imprimée à Calcutta en 1808 ; mais l'ouvrage entier existe en manuscrit dans la Bibliothèque du collége de Fort-William à Calcutta. Après avoir fait la description d'une province, d'une ville, d'un village, Afsos ne manque pas de

[1] *Les Mille et une Nuit*, hist. de la princesse Amina.

[2] C'est-à-dire : *l'ornement de l'assemblée.*

parler des vertueux personnages qui y ont vécu, ou qui y sont ensevelis. C'est ainsi qu'il passe en revue les principaux saints vénérés dans l'Inde musulmane, et son travail mérite d'autant plus de confiance, que l'auteur paraît éclairé et libre des préjugés qui aveuglent souvent ses coréligionaires. Il commence par avertir dans sa préface qu'il n'a parlé de la plupart de ces saints que pour suivre l'ouvrage qui a servi de base à son travail [1] : « Les deux mondes » (le présent et le futur) seraient, dit-il, pleins de saints, » que je ne reconnaîtrais pour patron qu'Ali, l'élu de » Dieu [2]. »

Plusieurs des personnages dont parle Afsos ont été ses contemporains, et il en a connu quelques-uns [3], ce qui est un gage précieux d'exactitude.

Les morceaux qui ont rapport avec les matières traitées dans ce Mémoire n'avaient jamais non plus été traduits jusqu'ici.

[1] Afsos veut parler du *Khulâçat uttawârikh* ou *ul 'Hind* qu'il est loin d'avoir servilement traduit. Voyez ce que j'ai déjà dit de cet ouvrage dans mes *Rudiments*, p. 16, et dans le *Journal asiatique*, t. VIII, p. 239 et suiv. A l'époque où je traçai ce dernier article, je n'avais pas en ma possession cet ouvrage, dont j'ai depuis ce temps acheté un manuscrit. Je n'en parlai donc que d'après des notes que j'avais recueillies, sans cela je n'aurais pas dit qu'il s'étend jusqu'à la mort d'Aurang-zeb, puisqu'il ne va que jusqu'au moment où Dara-Schikoh, frère d'Aurang-zeb, fut pris, en 1069 (1659).

[2] *Araïsch-i Mahfil*, p. 5. On voit par ce vers seul, qui est persan, et apparemment une citation, qu'Afsos était *schiite*.

[3] Tels sont Schah Gulam Cutb-uddin d'Illahabad, aussi célèbre par ses poésies que par son éminente piété (*Ar. mahf.*, p. 82); Kammal Schah Mohammed Afzal, de la même ville, auteur de deux diwans ou recueils de poésies, l'un persan et l'autre hindoustani, contemplatif renommé (*ib.*, p. 83); Maulavi Roschan Ali, aussi religieux que savant, alors professeur en chef d'arabe au Collége de Fort-William (*ib.*, p. 93)..

3° *Diwân-i*[1] *Wali*, ou Recueil des poésies de Schah Wali-Ullah, *Père de la poésie hindoustanie* (*Bâbâ-é rekhta*) comme le nomment ses compatriotes[2]. Wali était du Guzarate et vivait dans la dernière moitié du XVII[e] siècle. Son diwan fait le pendant de celui de Moténabbi en arabe, de Hafiz en persan, et de Baki en turc. On n'en avait jamais rien traduit avant moi, et, chose étonnante, il était encore inédit lorsque je l'ai publié, quoiqu'on ait imprimé à Calcutta et ailleurs un grand nombre d'ouvrages hindoustanis, bien moins remarquables. Ce fut la lecture de ce diwan qui enflamma d'ardeur poétique Afsos, dont je viens de parler, et lui donna le désir d'écrire dans sa langue maternelle[3], à laquelle plusieurs de ses compatriotes ont longtemps préféré une langue morte pour eux ; comme autrefois en Europe, où le latin usurpait tous les droits des langues nationales.

4° *Diwân-i Faïz*, ou Recueil des poésies de Mohammed Sadr-uddin, dont le surnom poétique ou *Takhallus* est *Faïz*. Cet ouvrage est inédit, et on n'en avait jamais rien traduit jusqu'ici.

5° *Hidâyat-ul-Islâm*[4], ou Eucologe musulman en arabe, en persan et en hindoustani, imprimé à Calcutta en 1804,

[1] Un diwan est proprement un recueil de *Gazals* dont les rimes parcourent graduellement toutes les lettres de l'alphabet. Le gazal est un petit poëme que l'on ne saurait mieux comparer qu'au sonnet italien. Il se compose de 6 à 12 vers qui ont une même rime. Le sujet est ordinairement érotique ; mais très-souvent l'amour physique n'est qu'un voile pour cacher l'amour spirituel, qui est à l'envi célébré par tous les poëtes musulmans. Dans le dernier vers du gazal, le poëte place adroitement son nom, et c'est ce qui fait la difficulté et le charme de ce genre de composition.

[2] Gilchrist, *Hindoostane philology*, p. 484.

[3] Préface du *Bâg-i urdû*, traduction du Gulistan, p. 14.

[4] C'est-à-dire : *le Guide de l'islamisme.*

le même dont j'ai donné la traduction, à la suite de l'ouvrage intitulé : *Doctrine et devoirs de la religion musulmane.* J'avais cru devoir omettre alors les *fâtiha*[1] des saints musulmans de l'Inde : mais ces prières m'ont été aujourd'hui utiles pour mon travail.

6° *Gul-i magfirat*[2], ou Histoire des martyrs musulmans depuis Mahomet jusqu'à la mort de Huçain à Karbala, par Mir Haïdar Bakhsch Haïdari, imprimée à Calcutta en 1812 et qui n'avait jamais été traduite, lors de l'impression de la première édition de ce mémoire, mais qui l'a été depuis ce temps par le savant abbé Bertrand pour qui la connaissance de l'hindoustani n'est que très-accessoire à celle qu'il possède des langues anciennes de l'Asie.

7° Collection de proverbes hindoustanis formant la 2e partie de l'excellent ouvrage intitulé : *A collection of proverbs and proverbial phrases in the persian and Hindoostanee languages.* Ces proverbes, accompagnés d'une traduction fidèle et de notes intéressantes par feu Thomas Roebuck, savant orientaliste, ami et collaborateur du docteur Gilchrist, ont été publiés à Calcutta par le célèbre indianiste H. H. Wilson.

Je ne parle pas ici des ouvrages que je n'ai cités qu'en passant, tels que le poëme de Mir Haçan intitulé *Sihr-ul-bayân*[3], chef-d'œuvre d'esprit et de goût, un des ouvrages les plus remarquables de la littérature hindoustanie ; les poésies de Mir Taki, dont j'ai fait connaître un fragment[4], etc.

J'ai donc à décrire, d'après les ouvrages que je viens

[1] On trouvera plus loin l'explication de ce mot.

[2] A la lettre : *la Rose du pardon.*

[3] C'est-à-dire : *la magie de l'éloquence.*

[4] « Les conseils aux mauvais poëtes. »

d'indiquer, les fêtes propres à l'Inde musulmane et aussi les solennités usitées en Perse ou même dans tout le monde musulman, mais que distinguent dans l'Inde des cérémonies particulières.

Je ne dirai rien du jour spécial consacré chaque semaine par les Musulmans au culte de Dieu, c'est-à-dire du vendredi. On doit seulement savoir que ce n'est pas un jour de repos comme chez les Juifs et les chrétiens le samedi et le dimanche; mais qu'on y suspend seulement le travail pendant le service spécial de ce jour-là, dont j'ai donné les prières et les formules des prônes dans mon « Eucologe musulman[1]. » Le jeudi est considéré dans l'Inde comme la vigile du vendredi, de là vient qu'on le nomme *Juma'rât* ou *Jumérât*, » la nuit ou le soir du vendredi, » et qu'on prêche dans les mosquées, en préparation du lendemain.

Je parlerai, au contraire, de quelques pratiques superstitieuses nées du contact des Musulmans avec les Hindous; je donnerai enfin la biographie de plusieurs saints musulmans très-célèbres dans l'Inde, mais inconnus hors de ses limites, et dont quelques-uns sont vénérés par les Hindous aussi bien que par les Musulmans.

Ce qui frappe surtout dans le culte extérieur des musulmans de l'Inde, c'est l'altération qu'il a subie pour prendre la physionomie indigène; ce sont ces cérémonies accessoires et ces usages peu conformes ou contraires à l'es-

[1] Des voyageurs qui ont assisté à la prière publique du vendredi et qui ont pu voir l'imâm en chaire appuyé sur un sabre se sont peut-être imaginés que c'était pour indiquer le mode de propagation dont on croit communément que se sont servis les Musulmans pour propager leur religion. Il n'en est rien cependant : cet usage n'existe que dans les villes prises d'assaut, pour indiquer qu'elles ont été réduites par la force des armes; et c'est tellement une affaire de simple cérémonial qu'à défaut d'une épée d'acier on se sert souvent d'une épée de bois.

prit du Coran, mais qui se sont établis insensiblement par le contact des Musulmans avec les Hindous; ce sont enfin ces nombreux pélerinages aux tombeaux de saints personnages dont quelques-uns ne sont pas même musulmans, et les fêtes demi-païennes instituées en leur honneur.

En effet le culte de Mahomet était trop simple pour un pays où domine une religion allégorique et idolâtre qui parle aux sens et à l'imagination plutôt qu'à l'esprit et au cœur; aussi les fêtes musulmanes s'y sont-elles surchargées de cérémonies païennes, et y ont-elles pris un appareil fastueux. Les pélerinages ne sont pas empreints de la sévérité qui distingue celui de la Mecque et de Médine; on dirait que ce sont ceux des Hindous[1].

Il s'élève bien de temps en temps dans l'Inde des réformateurs qui veulent ramener leurs coréligionnaires aux vraies doctrines du Coran. Le plus célèbre, Saïyid Ahmad, périt il y a quelques années les armes à la main pour défendre ses idées rénovatrices[2]. En 1836, un autre réformateur s'éleva à Madras et trouva des oreilles disposées à l'entendre[3]. Enfin, la secte des Wahabis, ou puritains musulmans, a pénétré dans l'Inde et y a fait des progrès, surtout depuis ces dernières années.

Voici sur les Musulmans de l'Inde, une note très-intéressante de Mir Schahamat Ali qui a donné dans le journal de la Société royale asiatique de Londres, t. XIII, p. 310 et suivantes, la traduction du *Tacwiyat ulimân* « la fortification de la foi, » traité religieux célèbre, écrit en hin-

[1] *Araïsch-i mahfil*, p. 179, 180.

[2] Sur ce personnage voir mon *Hist. de la Littérat. hind.* et le *Journ. asiat.*, avril 1838.

[3] *Asiatic journal*, 1836, p. 150.

[4] Sur cet ouvrage voir mon *Hist. de la Littér. hindoustanie.*

doustani par le maulawi Ismaïl, un des chefs de la secte des Wahabis, dans l'Inde :

« Les chefs de Lukhnau[1] et de Murschidabad sont de la secte des Schiites, tandis que ceux de Haïderabad, du Carnatic, de Bhopal, de Touk, de Delhi et de Bhawalpur sont de celle des Sunnites. La majorité des Musulmans de l'Inde appartiennent à cette dernière secte. Les Ismaéliens[2] sont en majorité à Bombay et à Surate, et les Bhuras en font partie. Toutefois, tous les Musulmans, surtout les femmes, ont généralement dans l'Inde plus de vénération pour la mémoire de Haçan et de Huçaïn, que pour celle de Mahomet et des premiers Khalifes. L'usage, considéré comme hérétique par les Sunnites stricts, de promener des Tazias à l'anniversaire de la mort des deux imams dont il s'agit, est très-répandu dans l'Inde, et s'y opposer serait considéré par les Musulmans ignorants comme une impiété. Cet usage est aussi suivi par beaucoup d'Hindous, surtout par les Mahrattes. Le muharram est célébré dans le Décan et en Malwa avec plus d'enthousiasme encore que dans le reste de l'Inde. On fait dans toutes les villes, à cette occasion, de grands préparatifs comme s'il s'agissait d'une fête de réjouissance et non des cérémonies d'un deuil. Les Musulmans de l'Inde tiennent tellement à observer ces rites qu'ils s'imaginent que l'existence de l'islanisme en dépend ; toutefois, les prédications du maulawi Ismaïl y ont fait renoncer un certain nombre..... »

Il n'y a proprement que deux fêtes parmi les Musulmans sunnites, celle de la rupture du jeûne de *Ramazan*, *'Id fitr*,

[1] Le *Calcutta Magazine*, n° de décembre 1845, dit que les Musulmans de la province d'Aoude, dont Lakhnau est la capitale, sont tous Schiites.

[2] Branche des Schiites.

et celle des *victimes* '*Id curbân*, nommée aussi dans l'Inde *Bacr' Id*, *fête du taureau* ou simplement '*Id*, la *fête* par excellence, laquelle est établie en mémoire du sacrifice d'Ismaël[1]. Les *Schiites* en ont quelques-unes de plus, mais elles n'étaient pas encore suffisantes pour des contrées habituées à la multiplicité des fêtes hindoues. Aussi en a-t-on établi de nouvelles, que Sunnites et Schiites s'empressent de célébrer et auxquelles prennent souvent part les Hindous eux-mêmes. Telles sont entre autres les solennités consacrées à la mémoire des *pirs* ou saints, qui sont pour les Musulmans de l'Inde ce que les *Déotas* sont pour les Hindous, et les promenades continuelles qu'on fait à leurs tombeaux, particulièrement les jeudis, et à quelques-uns les vendredis[2].

En lisant la description que je vais bientôt donner de chacune de ces fêtes, on croira souvent qu'il s'agit de fêtes hindoues. Telle est par exemple la solennité du *ta'zia* ou *deuil*, établie en commémoration du martyre de Huçaïn, laquelle est semblable en bien des points à celle du *Durga-pujâ* que les Hindous célèbrent dans le mois de Katik (Oct. Nov.) en l'honneur de *Durgâ*, déesse de la mort, épouse de *Siva* ou *Mahadéo*. Le *ta'ziya* dure dix jours comme le *Durga pujâ*. Le dixième jour, les Hindous précipitent dans la rivière la statue de la déesse au milieu d'une foule immense, avec un grand appareil et au son de

[1] On sait que, selon les Musulmans, c'est Ismaël et non Isaac qu'Abraham voulut sacrifier.

[2] Chaque vendredi beaucoup de jeunes élégants se rendent au tombeau de Pir Jalil, près de Lacknau, pour se promener et se divertir, tandis que nombre d'individus du bas peuple y viennent conduits par la dévotion, et offrent au saint du *kichri* (mets composé de pois et de riz bouillis ensemble), des vesees et de l'huile amère. *Ar. mahf.*, p. 100.

mille instruments de musique[1]; la même chose a lieu pour les représentations du tombeau de Huçaïn que l'on jette ordinairement à la rivière[2] avec la même pompe. On verra dans la description qui sera donnée de cette fête et de plusieurs autres, que les Musulmans ont adopté, dans leurs cérémonies religieuses, des usages tout-à-fait indiens. Telles sont ces processions bruyantes qui rappellent celles de *Jaganâth*[3] et des autres pagodes, où des troupes de bayadères[4] et de courtisanes, cortége peu édifiant, mais indispensable dans toutes les solennités indiennes, accompagnent les dévots. Les oblations offertes par les musulmans en l'honneur de leurs saints sont les mêmes que chez les Hindous; elles consistent surtout en riz, en beurre clarifié, et en fleurs.

Parmi les fêtes dont j'ai à parler, les unes n'ont jamais été décrites, les autres l'ont été, spécialement par Chardin qui a parlé aussi de plusieurs dont je n'ai pas à entretenir le lecteur[5], soit parce qu'elles ne sont pas connues dans l'Inde, soit parce que je n'ai rien trouvé à leur sujet dans les ouvrages hindoustanis que j'ai été à même de consulter. Toutefois celles dont on trouve la description dans Char-

[1] *Araïsch-i mahfil*, p. 133.

[2] Shakespear, *Dict.*, p. 251.

[3] Temple bâti, il y a quatre mille ans, par le rajah Indra-saïn, dans la ville de Parsotam, province d'Orissa. *Ar. mahf.*, p. 143.

[4] Ce mot que nous avons adopté dans notre langue est le portugais *baila-deira*. Ces danseuses ont plusieurs noms en hindoustani; les plus usités sont *Râmjanî*, c'est-à-dire gentille, *nâuchî*, danseuse, et *kanchanî* qui est le plus commun et qui, selon Bernier (*Voyag.* XI, p. 59), signifie dorée, de *kanchan*, or.

[5] Telle est la fête du *Sar o tan*, la tête et le corps, célébrée le 20 *safar* en mémoire du prétendu miracle arrivé à la tête d'Ali, qui, selon quelques Schiites, se rejoignit à son corps quarante jours après avoir été coupée. Voy. *les Voyages de Chardin*, édit. de Langlès, t. IX, p. 67.

din et d'autres écrivains se distinguent, comme je l'ai déjà dit, par des pratiques et des cérémonies particulières, et ainsi il a fallu en faire nécessairement mention.

La tolérance indienne est venue diminuer dans l'Inde le fanatisme musulman. Là Sunnites et Schiites n'ont point entre eux cette animosité qui divise les Turcs et les Persans; ils vivent ordinairement en bonne intelligence et prennent même part, à peu d'exceptions près, aux mêmes fêtes religieuses.

Il est inutile de s'étendre ici sur les deux principales sectes qui divisent les musulmans. On peut comparer la première au culte catholique et la seconde au protestant, et non d'une manière inverse, comme l'a fait Langlès dans une note de son édition de Chardin [1]. Ces deux sectes divisent les musulmans de l'Inde; mais comme je viens de le dire, elles n'excitent généralement entre eux aucune animosité [2]. Quelques musulmans même sont pour ainsi dire Sunnites et Schiites en même temps. Ainsi le célèbre poète Wali loue d'abord en peu de mots les quatre premiers khalifes Abou-bekr, Omar, Othman et Ali; puis, au long et emphatiquement, Ali et ses fils, Haçan et Huçaïn, qu'il nomme les *imams du monde*.

Ces deux sectes ont fourni l'une et l'autre à l'église musulmane de l'Inde, des saints spécialement honorés par les musulmans de leur secte; mais qui ne laissent pas de l'être aussi par ceux de la secte opposée.

Ce sont les *Sunnites* ou « traditionnaires » qui, se con-

[1] T. VI, p. 173.

[2] Cependant lors de la fête de *Moharram*, la police croit quelquefois, par mesure de précaution, devoir obliger les Sunnites à ne pas sortir de leurs maisons, de crainte que quelques Schiites fanatiques ou dans un état d'ivresse, ne se portent envers eux à des voies de fait. *Asiatic Journal*, XXVII, 355.

sidérant comme orthodoxes, nomment *Schiites*[1] ou dissidents les musulmans de la secte d'Ali, qui se donnent eux-mêmes le nom « de *'Adaliya* défenseurs de la justice, » et qui dans l'Inde sont plus ordinairement nommés *Imâmiyah* « Imamiens, » c'est-à-dire *partisans des Imams*. On les nomme aussi *Ali-Mardân*, les gens d'Ali[2], et *Haïdarî*, du mot arabe *Haïdar*, « lion » qui est appliqué à ce prophète, dont le titre honorifique est *lion de Dieu*.

On sait que les Schiites n'admettent pas la *Sunna* ou tradition relative aux actions de Mahomet, reçue par les Sunnites; mais ils admettent comme eux les paroles de Mahomet ou *hadîs*, nom qu'on donne en général aux dits et préceptes des prophètes, mais spécialement à ceux de Mahomet. La science des hadîs est très-difficile parce qu'il ne suffit pas de savoir le sens des paroles dont il s'agit, mais on doit de plus indiquer ce qui en prouve l'authenticité[3].

A côté des pratiques minutieuses empruntées au caractère indien, doit se placer la dévotion ridicule vouée par les musulmans de l'Inde à certains monuments apocryphes, ou à des reliques fantastiques. Et pour faire quelques citations, tels sont deux grands tombeaux situés à Faïzabad, chacun de la longueur de 7 à 8 gaz[4], où le peuple s'imaginant que Seth et Job[5] sont ensevelis, se rend là en foule les jeudis pour réciter des *Fatiha*[6]. Tel est le tombeau de

[1] Proprement : « séparatistes, sectaires, hétérodoxes. »

[2] *Voyages de Bernier*, t. I, p. 14.

[3] Voir à ce sujet la dissertation de Zehni Efendi sur la science des Turcs, traduite par Galland.

[4] Mesure de la valeur de trois pieds.

[5] Il y a un autre tombeau de Job près de *Huléh*, ville sur le bord de l'Euphrate. Voy. Langlès, *Voyages de l'Inde à la Mecque*, par Abd-ulkarim, p. 126.

[6] *Ar. mahf.*, p. 95. *Gulzâr-i Irâm*, de *Mir Haçan*. Dans un itinéraire il-

Lamech ou *Lamag*, père de Noé, qui se trouve, dit-on, à Ali-chang, village de Caboul, et qui, dit-on encore, a donné le nom de *Lamagan*[1] au district où ce village est situé. Telle est la prétendue trace du pied de Mahomet, *cadam-i scharif*, qui se voit près de Bénarès, non loin du palais d'Aurang-zeb et de l'étang nommé *Bachas Mochan*, où beaucoup de gens de toutes les classes se rendent aussi par dévotion le jeudi[2]. Tel est enfin le beau, mais ridicule monument de *Cuddapah*[3], érigé en 1135 de l'hégire (1723 de J.-C.) pour un poil de la barbe de Mahomet, qui y était conservé dans une boîte d'or[4].

lustré que j'ai traduit du persan à la prière de feu M. de la Roquette, on indique le tombeau (car il paraîtrait que les deux tombeaux étant contigus paraissent n'en former qu'un) comme étant à trois parasanges de Dehli. Les pieds de ces saints personnages sont au midi et leur visage est tourné du côté de la Mecque.

[1] *Ar. mahf.*, p. 205. L'auteur de l'*Ayeen Akbery* dit la même chose; mais ce nom se prononce aussi *lagman*, ce qui détruit la prétendue étymologie. De ce mot dérive *lagmani* qui indique la langue particulière à ce district. Voy. Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, 133.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 88. Une autre empreinte du pied de Mahomet se voit dans la ville de Cattack. Elle est gravée sur une pierre apportée de la Mecque et renfermée dans une châsse octogone. On montre auprès de Narraïngang dans le Bengale une troisième trace du pied de l'apôtre arabe très-vénérée par les dévots musulmans qui vont la voir en grand nombre de Dacca et des villes adjacentes. Une cinquième empreinte donne de la célébrité à une mosquée de Gour; enfin des vestiges pareils, aussi fabuleux que les autres, ne sont pas très-rares dans d'autres lieux de l'Inde. Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 472; II, 292.

[3] Dans la province de *Balaghât*.

[4] Cette boîte avait un couvercle en cristal, percé de petits trous par où on introduisait de l'eau une fois l'an, lors d'une solennité particulière, pendant laquelle des pèlerins venaient de toutes parts visiter la relique.

Mahomet avait l'habitude, lorsqu'il conversait familièrement, de passer la main à sa barbe. Quand il s'en détachait un poil, ses disciples s'en emparaient et le gardaient avec soin. Telle est l'origine de la relique dont il s'agit. Lorsque le célèbre Haïder conquit Cuddapah, il s'appropria ce poil

Une des pratiques les plus remarquables dans le culte musulman de l'Inde et sur laquelle il est bon de s'étendre un peu, ce sont les témoignages extérieurs de vénération que le peuple y prodigue aux saints, qu'on nomme généralement *pîr* ou *walî*. Ils remplacent pour les musulmans, comme je l'ai dit, les dieux nombreux des Hindous. Dans chaque ville, dans chaque village, que dis-je? dans la capitale religieuse de l'Inde payenne, à Bénarès même[1], sont ensevelis un ou plusieurs saints qui sont les patrons de l'endroit, mais souvent inconnus ailleurs. Quelques-uns ont donné leur nom à des villes qui peu à peu se sont formées près de leurs tombeaux. Tels sont *Cutbuddin*, qui a donné son nom à la ville de *Cutb* ou *Cuttub* dans la province de Dehli[2]; Huçaïn-Abdal, célèbre dévot musulman, qui a donné ce nom à une belle vallée de la province de Lahore et à une sorte de ville où s'élevait son tombeau[3]; tel est enfin le nom de *Rauzah* «tombeau,» qui a été donné à une ville d'Aurang-abad, célèbre par les châsses de plusieurs saints mulsulmans qui y reposent[4].

Quelques-uns de ces saints ont acquis une grande célébrité; il en est même pour lesquels on a établi des fêtes qui se célèbrent généralement dans toute l'Inde. Je parlerai de ces derniers en passant en revue les différentes fêtes musulmanes de l'Inde. Ils sont au nombre de six, c'est à

et le fit porter à Séringapatam où il resta jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais. Depuis cette époque on ne sait ce qu'il est devenu. Skinner, *Note*; *Asiatic Journal*. N. S. II, 328.

[1] On trouvera plus loin la vie d'un saint personnage enseveli dans cette ville.

[2] Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 473. Voyez plus loin l'article consacré à ce saint personnage.

[3] Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 672.

[4] *Ibid.*, II, 471

savoir : *Khadja Khizr*, considéré communément comme le même que le prophète Élie, et cinq *pirs* ou saints qui sont, je crois, les cinq principaux *pirs* dont les dévots se nomment *pantch piriya*, c'est-à-dire *les dévots aux cinq pirs*[1].

L'auteur de la notice sur Saïyid-Ahmad, d'après le *Sirât ulmustaquim*[2], ne parle néanmoins que de trois principaux pirs, chefs des trois principaux « ordres religieux, » ou *tarîqua*, c'est à savoir : le *tarîqua câdirya* ou l'ordre des câdiriens d'Abd ulcâdir Jilâni, nommés aussi *Bé-nawâ*, « sans provision »[3], le *Tarîqua chischtiya* de Mu'în uddin Chischti et le *Tarîqua nakhschbandiya* du khâja Bahâuddin Nakhschband, né à Bokhâra en 718 (1318-19) et mort en 791 (1389). Ces ordres religieux sont en tout au nombre de quatorze, et ils portent le nom de leurs fondateurs dont il sera parlé plus loin.

Le major Abbot[4] dit que les cinq pirs dont je viens de parler sont : Bhawalnay de Multan, Schâh Rukn alam Hazrat, Schâh Schamsi, Makhdûm-i Jahâniyân (l'objet du culte des hommes), Jahângascht et Baba Schaïkh Farid Schakarganj dont il sera parlé plus loin.

Il y a encore en ce moment dans l'Inde des corporations religieuses (*gurûh*) de *pîrs* qui ont un chef spirituel. L'*Awadh Akhbâr* du 23 juin 1868 mentionne avec de longs détails le décès et le remplacement d'un de ces chefs nommés *Masnad* ou *Sajâda-naschîn* (assis sur le trône ou

[1] Shakespear, *Dict.*, p. 205. Selon feu le général Harriot (*On the oriental origin of Gypsey, Transact. of the Royal Asiatic Soc.*, II, 530), les Musulmans donnent dans l'Inde le nom de *panchpiri* à une classe de gens errants qui ont quelque rapport avec nos Bohémiens.

[2] *Journal, Asiatic society of Bengal*, t. I, p. 479.

[3] Sicé, *Lois mahométanes*, p. 12.

[4] *Journal, As. soc. of Bengal*, p. 159.

tapis), de ces sortes de couvents (*Khâncâh*) musulmans. En voici le récit abrégé :

« Le Miyân Pîr Schâh Sâhib, chef du Khâncâh des grands Cadiriens [1], établis par le Hajî Huçaïn Sahib, est allé au séjour éternel le vendredi 10 de zî câda 1284 (novembre 1867), à l'endroit nommé Batala. Ce personnage avait occupé pendant quarante-deux ans ce poste spirituel, et il s'était toujours distingué par une éminente piété et une grande orthodoxie. En dernier lieu, tandis qu'il était en parfaite santé, il alla visiter les tombeaux du lieu de sa résidence et indiqua la place où il voulait être enterré. Une semaine s'était à peine écoulée qu'il lui survint une légère maladie qui prit bientôt de la gravité. Il demanda le quantième du mois et le jour de la semaine, et ses fidèles serviteurs s'aperçurent avec inquiétude de l'altération de ses traits. Il les consola en leur disant : « La volonté du maître est ce qu'il y a de meilleur ; Dieu est avec les patients. » On lui demanda de désigner son successeur, et on lui nomma même sept ou huit derviches qui paraissaient dignes de le devenir. Il était alors en contemplation ; mais il leva la tête et répondit : « Ce sera celui que Dieu voudra, ne vous en inquiétez pas. » Peu de temps après, il récita *la parole du témoignage* [2], et tout à conp une lumière pareille à l'éclair brilla de telle sorte, que les assistants furent obligés de se fermer les yeux, et au moment même le *pîr* remit son âme à Dieu.

« On avait oublié ce que le pir avait dit relativement à

[1] Comme on dit les grands Augustins, les grands Carmes, etc. Les Cadiriens (*cádiriyah*) proprement dits, ont été fondés par Abd-ul-cadir dont il sera parlé plus loin.

[2] La profession de foi musulmane : « Il n'y a de Dieu que le (vrai) Dieu et Mahomet est son prophète. »

sa succession spirituelle, lorsqu'en conformité du verset du Coran (III, 25): «Dieu élève et humilie à son gré,» un chétif derviche à barbe blanche sortit de la foule, et ayant tiré de dessous son bras le turban du saint défunt, il le plaça sur la tête d'un pauvre derviche nommé Miyan Schihâbuddin. On considéra cette investiture comme venant de Dieu, et ce derviche fut reconnu et proclamé vicaire (khalife) du défunt, bien qu'il y ait entre celui-ci et le défunt la différence qu'il y a entre le soleil et la lune ; car le défunt était comblé des faveurs célestes, et on obtenait souvent par son intercession les grâces qu'on demandait. Il avait construit beaucoup de mosquées ; des tombeaux, des caravansérails, etc., et le rang qu'il occupait parmi ses contemporains était éminent. Il se priva toujours des plaisirs sensuels et il était sans cesse auprès des tombeaux des saints. Bien qu'il eût des milliers de disciples qui auraient désiré qu'il honorât leurs maisons de sa présence, il refusa toujours leurs invitations[1]. C'était une belle âme qui dans la vie et la mort a suivi strictement la loi et les prescriptions des pirs. »

Certains pirs sont tellement renommés, qu'ainsi qu'on le verra plus loin, le peuple a donné leurs noms aux mois lunaires où se trouvent placées les fêtes qu'on célèbre en leur honneur. On n'a pas établi pour les autres des fêtes particulières ; mais quelques-uns sont révérés autant que les premiers : aussi ai-je dû en parler pour rendre mon travail moins incomplet et plus utile. Quant à ceux dont la renommée est purement locale, on sent qu'il est tout-à-fait impossible que je puisse m'en occuper dans ce Mémoire. Un travail sur cette matière serait immense, et

[1] On raconte la même chose de Hazîn. Voir plus loin.

ses résultats ne répondraient pas à la difficulté qui l'accompagnerait. On considérerait probablement comme peu intéressant de connaître les noms d'une foule de personnages plus ou moins obscurs, et leurs légendes souvent merveilleuses, et qui seraient par cela même peu propres à inspirer la confiance. Le colonel Briggs l'a jugé ainsi en donnant une traduction nouvelle de Firischta; il a négligé de traduire le chapitre concernant les saints musulmans de l'Inde, comme offrant trop peu d'intérêt au lecteur européen. Pour un travail de ce genre, il faudrait d'ailleurs bien d'autres ressources que les documents qu'on trouve épars dans les ouvrages hindoustanis que j'ai consultés pour ce Mémoire et le travail de *Firischta*, qui s'arrête d'ailleurs à l'année 1611. Mais depuis plus de deux siècles que *Firischta* a écrit, des noms de nouveaux saints ont été inscrits dans les *diptyques* de l'église musulmane de l'Inde. Depuis même que l'Angleterre y tient le sceptre du pouvoir, plusieurs musulmans s'y sont distingués par leur piété, et les Anglais, justes appréciateurs du mérite, n'ont pas toujours réussi à se les attacher. Tel fut le Maulawi Abu'l-khair, natif de Jaunpur, de l'ordre des *Farûquî*[1], et de la secte de Hanifa. Ce saint personnage refusa une place dans le tribunal de Bénarès que le gouverneur W. Hastings lui proposa. » Résolu, dit Afsos[2], de détourner le vi-» sage des biens du monde, il savait se contenter de son sort, » et il ne quitta l'angle de la retraite que pour aller jouir de » la plénitude des plaisirs immortels en 1198 (1783-4). »

J'ai déjà dit que, parmi les saints vénérés par les musulmans, il y avait quelques personnages qui ont professé

[1] Ainsi nommés, je pense, parce qu'ils ont pris pour leur patron Omar surnommé Farûc.

[2] *Araisch-i mahfil*, p. 93.

le culte des Védas. On trouve même dans le Décan, des Indiens à demi convertis à l'islamisme qui ont chez eux des idoles à qui ils rendent un culte[1]. De même aussi plusieurs des saints musulmans de l'Inde sont vénérés par les Hindous[2]. Tels sont, outre ceux dont je serai dans le cas de parler plus loin, Schâh Lohauni, au tombeau duquel, situé à Monghir, Hindous et musulmans viennent présenter leurs oblations, surtout à l'époque de leur mariage et dans d'autres conjonctures solennelles[3], Schah Arzani, mort en 1032 (1623), dont la châsse, qui est élevée dans le faubourg occidental de Patna, est également visitée par les Hindous et par les musulmans[4].

Cette tolérance réciproque des musulmans et des Hindous prend sa source dans une largeur de vues que l'on ne soupçonnerait pas surtout dans les musulmans, et qui cependant est entièrement conforme à l'esprit du Coran. Selon Mahomet, en effet, il n'y a qu'une seule vraie religion. Dieu l'a fait connaître aux hommes par ses prophètes et ses saints; ainsi Adam[5] et Noé, Moïse et Jésus-Christ, Zoroastre[6] et Brahma ont, suivant son système, répandu les mêmes doctrines : mais les hommes ne les ont point comprises; ils ont altéré le culte divin, et c'est pour le réta-

[1] *Journ. R. Asiatic Society*, XIII, p. 370.

[2] Hamilton, *East-India Gazett.*, t. I, p. 648. *Asiatic Researches*, XVI, 135.

[3] Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 237.

[4] *Ibid.*, II, 382.

[5] Les Musulmans croient qu'Adam est enterré dans l'île de Ceylan qu'ils appellent *Serendib* et ils vont en pélerinage à son tombeau. Ce ne sont donc pas les moines portugais, comme l'assure Voltaire (*Bible raisonnée, métaphysique*, t. IV, p. 22), qui ont inventé la chose : ils n'ont fait que suivre la tradition orientale.

[6] On dit qu'un des douze imams s'est exprimé ainsi en parlant de Zoroastre : *C'était un prophète ou au moins un sage.*

blir dans sa pureté que Mahomet a été envoyé. On voit qu'il n'est donc pas extraordinaire que les musulmans vénèrent des personnages étrangers à leur religion.

Parmi les Hindous révérés par les sectateurs du Coran, on peut citer entre autres Baba-Lal et Kabir, dont il sera parlé dans la seconde partie de ce Mémoire.

Les musulmans du bas peuple, non contents d'honorer quelques saints hindous, prennent même souvent part aux fêtes païennes de la religion brahmanique, et vont jusqu'à présenter des oblations aux idoles[1].

Parmi ces saints musulmans, plusieurs ont été licencieux à l'extérieur, à l'exemple du fameux poète persan Hafiz, dont tous les orientalistes connaissent les vers mystico-érotiques, lequel est néanmoins réputé *sofi*, et dont le tombeau, situé près de Schiraz, est encore aujourd'hui un lieu fréquenté de pélerinage[2].

Les titres qu'on donne à ces saints conduisent à une autre observation. Il y a dans l'Inde quatre classes de musulmans : les *saïyids*[3] ou descendants de Mahomet par Huçain,

[1] Hamilton, *East-India Gazett.*, t. I, p. 648.

[2] On peut citer dans ce nombre *Maulavi Mir Askari*, qui descendait de Huçain et était de la secte imamienne. On dit qu'à l'extérieur cet homme recommandable était sans retenue, mais qu'il était intérieurement contemplatif. Il eut beaucoup de disciples qui par son moyen furent instruits de la science spirituelle et acquirent la perfection dans sa société. Il mourut en 1190 (1776-77) à Jaunpour, où l'on voit son tombeau, qui est un lieu de pélerinage. *Ar. mahfil*, p. 93.

La date de sa mort se tire, dit Afsos, des mots برد الله مضجعه *que Dieu rafraîchisse le lieu de son repos.* En additionnant la valeur numérique des lettres qui composent ce chronogramme, on a effectivement l'époque ci-dessus.

[3] Les Musulmans ont la plus haute idée des Saïyid. Voici ce qu'on lit à leur sujet dans Wali, p. 72 de mon édit. : « O Saïyid, ne crains pas le jour du jugement, car la famille du prophète n'a rien à en redouter. »

les *Schaïkhs* ou Arabes nommés vulgairement Maures[1], les *Pathans* ou *Afgans*, et les *Mogols*. Ces quatre classes ont chacune fourni à la religion de saints personnages, qui sont souvent désignés par ces dénominations, et par d'autres spécialement consacrées à chacune d'elles, telles que *Mîr* pour les Saïyids, *Khân* pour les Pathans, *Mirzâ*, *Beg*, *Agâ* et *Khwâja* pour les Mogols. Souvent aussi les mots *Schâh* ou *Sultân*, qui, après un nom propre, désignent un homme revêtu de la souveraine puissance, sont employés comme titres honorifiques devant les noms de ces pirs, peut-être parce qu'ils sont considérés comme souverains de leurs âmes et maîtres de leurs passions[2]. Indépendamment de ces titres, leurs noms se composent généralement de trois parties. Le nom propre ou *'alam*, comme Mohammed, Ali, Huçaïn, etc. ; le titre honorifique, *lacab*, comme *Saïf-uddaulah*, « épée de l'empire, » *Açaf-jah*, « celui qui est revêtu de la dignité d'Açaf, (ministre de Salomon, etc.); le surnom poétique qu'on prend soi-même, et qui de là s'appelle *takahllus*, « appropriation[3]. » C'est ordinairement

[1] Les Arabes mahométans qui s'établirent, sous le calife Valid, sur la côte de Malabar et dans le nord des Indes, sont nommés encore de nos jours *Maures*; les *Pathans*, ou, comme on les nomme plutôt, *Afgâns*, n'ont rien de commun avec ces Arabes, excepté la religion. J. R. Forster, *Note sur le Voyage aux Indes Orientales* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, t. III, p. 133.

Il paraît qu'on donne le titre de *Schaïkh* aux Hindous convertis à l'islamisme. Cette classe se subdivise à Pondichéry (E. Sicé *Lois mahométanes*, préface) en trois castes : 1° les *Panjicotti*, « matelassiers » ; 2° les *Sipâhî*, « soldats du pays »; 3° les *Darzî* et les *Mochî*, « tailleurs » et « cordonniers. »

[2] Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 271.

[3] Je ne crois pas que cette dénomination dérive, comme le dit F. C. Belfour, de l'usage où sont les poëtes de placer ce surnom à la *fin* (*Khilâs*) de leurs pièces de vers. Voyez *The life of Ali Hazin*, p. 21.

un nom abstrait, comme *Tapiṣch*, « affliction »; *Cudrat*, « puissance, » etc. Au lieu de cette dernière qualification, que les poëtes ne manquent jamais de prendre, plusieurs saints sont distingués par un nom patronymique (*Padbi*) qui leur est commun avec toute leur famille religieuse. Tel est celui de *Chischti*, dont on trouvera la mention plus loin. Chaque pir appartient à une lignée religieuse connue; il remet à ses disciples, en les initiant à la contemplation, l'arbre généalogique *schajar nâma*[1] des individus qui composent sa lignée religieuse, et chaque famille spirituelle forme comme un ordre monastique qui a un supérieur ou président, *masnad* ou *sajjâda nischîn*[2]. La succession à cette présidence est indiquée par la remise du turban, du bâton et du manteau du chef décédé[3].

Quant au titre de *pir* que l'on donne généralement à ces saints, il signifie proprement *vieillard*, mais il est pris, dans cette circonstance, pour désigner une dignité spirituelle équivalente à celle des *Gurû* hindous. Les musulmans qui veulent s'adonner à l'étude de la religion et à la pratique de la piété doivent en prendre un pour guide spirituel : « Comme l'ombre, a dit Wali, marche toujours » à la suite de ton pir[4]. » Beaucoup de ces pirs sont à leur mort vénérés comme saints; de là le mot *pir* est synonyme de *Walî*, et signifie *saint* aussi bien que ce dernier mot.

On s'adresse à ces pirs pendant leur vie, dans les cir-

[1] Shakespear, *Dict.*, p, 544.

[2] L'expression anglaise de *chairman* est l'exacte traduction de celle-ci.

[3] On lit dans le livre IV des *Rois*, II, 13, qu'Élisée eut soin de prendre le manteau d'Élie afin qu'il lui demeurât.

[4] P. 46 de mon édit. On dit d'un homme *vicieux* et *cruel* qu'il est « sans pir (*bé-pîr*). »

constances fâcheuses, pour leur demander l'appui de leurs prières auprès de Dieu. On a souvent recours à eux pour en avoir des amulettes *Ta'wîz*'[1]. Les tigres et les léopards sont considérés, autant par les Hindous que par les musulmans, comme étant la propriété des pirs : aussi les naturels du pays ne sympathisent pas avec les Européens pour la chasse du tigre[2]. Dans les landes qui forment le delta du Gange et qui se nomment *Sandar-ban,* on voit des dévots musulmans qui prétendent posséder des charmes contre la cruauté des tigres. Ces individus vivent dans de misérables huttes sur les bords de la rivière, et sont très-respectés par les passants, tant hindous que musulmans, qui leur donnent de la nourriture et des *kauris*[3] pour se les rendre propices[4].

Les édifices tumulaires des saints musulmans ont différentes formes qu'il est inutile de décrire ; mais la plupart consistent en une chapelle au milieu de laquelle est placée la châsse du saint. Quelquefois elle est élevée sur une chaussée sans degrés pour y monter, de sorte qu'on ne peut en approcher, et qu'on est obligé de réciter de loin les

[1] Feu Reinaud, qui a publié sur les *Monuments musulmans* un ouvrage fort utile, m'a communiqué le dessin d'un de ces amulettes, donné dans l'Inde à la mère d'un enfant, lequel devait le porter au bras droit. On y lit, avec quelques versets du Coran, les noms de plusieurs saints musulmans de l'Inde plus ou moins célèbres ; ceux entre autres de Muin-uddin, Kabir, Cutb-uddin, Farid-uddin et Nizam-uddin, sur lesquels on trouvera des notices dans ce Mémoire.

[2] La raison en est peut-être que les tigres sont utiles là où il y a ce qu'on appelle des *jangles*, c'est-à-dire des bois et de grandes herbes. Ils détruisent les chiens sauvages et les daims, animaux bien plus à craindre pour les métayers, et se retirent lorsque le pays en est purgé. Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 431,

[3] Coquillage qui sert de monnaie.

[4] Hamilton, *East-India Gazett.*, t. II, p. 605.

Fatihas[1]. Les tombeaux des pirs musulmans se nomment indifféremment *dargâh* « châsse, » *mazâr*, « lieu de pélerinage, » *Rauza* « jardin. Ces trois mots indiquent toujours le lieu de repos d'un saint; au lieu que les mots *macbara*, *turbat*, etc., désignent les sépulcres des personnes qui ne sont point l'objet de la vénération publique. Du mot *Rauza* « jardin, » pris dans le sens de *tombeau*, dérive le mot composé *Rauza khwân*, qui indique ceux qui font profession de réciter le Coran et des prières sur les tombeaux des saints, et en particulier ceux qui récitent les louanges de Huçaïn à la fête de *Muharram*.

Le culte que l'on rend à ces saints consiste à aller processionnellement à leurs tombeaux à certaines époques solennelles, et généralement les jeudis et quelquefois les vendredis de chaque semaine[2], pour y réciter des prières et y déposer des offrandes. On porte généralement, dans la marche religieuse, des piques nommées indifféremment *Chharî* « baguette, » *néza* « pique ou lance, » *jhandâ*, « bannière », parce qu'on y attache communément un morceau d'étoffe de manière à en former des drapeaux[3]. Arrivé auprès du tombeau, on plante en terre ces piques, qu'on laisse jusqu'au moment du retour. Ces processions de pèlerins, qui sont nommées *Mednî*, et dans des cas particuliers *Chharî*[4], ont des fakirs à leur tête.

Les offrandes qu'on dépose sur les tombeaux des saints consistent surtout en fleurs, sucreries, pâtisseries, et même

[1] *Araïsch-i maǹfil*, p. 100.

[2] *Ibid.*, p. 110.

[3] Muhammad Daschtûti, jeune égyptien très-instruit, qui était venu en France pour étudier la médecine et qui y est mort, m'a dit qu'en Égypte on emploie dans des cérémonies analogues des branches de palmier sans feuilles nommées *micrâ'* ou *tartaca*.

[4] Voyez l'article sur Madar.

quelquefois en vesces [1], en huile amère et en mélasse [2].

On offre aussi de ces dons dans les mosquées. « Il dé-» posa, dit Haçan, des oblations dans la mosquée [3]. »

Ces offrandes se nomment *fâtiha*, mot arabe qui signifie proprement *ouverture* et indique le premier chapitre du Coran. De là il s'emploie pour exprimer les formules de prières en l'honneur des saints, après lesquelles on récite ce premier chapitre, et par suite les offrandes faites aux saints concurremment avec ces prières [4]. Mais ces fatihas ne s'adressent pas précisément aux saints; on ne saurait mieux les comparer qu'aux collectes de la messe des fêtes catholiques en l'honneur des saints, où on ne les prie jamais directement. Ainsi, malgré la grande dévotion qu'ont envers leurs saints les musulmans de l'Inde, on ne peut pas dire qu'ils leur adressent réellement des prières.

Lorsqu'on charge le *Mulla* ou prêtre attaché au tombeau d'un saint de déposer pour soi des oblations sur le monument, ce qu'on lui donne à cet effet se nomme *chirâgui*, c'est-à-dire «offrande pour les frais du luminaire (*Chirâg*) [5].»

Les dons faits pour enrichir les tombeaux des saints se nomment *Nazar aïmma*, «présent en mémoire des Imans [6].»

[1] *Phaseolus max* ou *radiatus*.

[2] A ce propos, Afsos demande la permission de faire observer que, tout en admettant que les saints à qui on fait ces offrandes ont eu des révélations et le don des miracles, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient bien mauvais goût, puisqu'on suppose non-seulement qu'ils acceptent après leur mort de telles oblations, mais encore qu'ils les désirent. *Araïsch-i mahfil*, p. 100.

[3] *Sihr-ulbaïyân*, page 27.

[4] J'ai donné dans mon *Eucologe musulman*, p. 215 et suiv., la traduction de plusieurs des prières nommées *fâtiha*, et on en trouvera quelques autres dans ce mémoire.

[5] Shakespear, *Dict.*, p. 330.

[6] *Ibid.*, p. 93. — Rousseau, *Dictionary of Mohammedan law*, p. 181.

Les riches propriétaires se font un devoir de donner, non-seulement l'emplacement nécessaire tant pour bâtir les tombeaux des saints que pour contenir la foule des dévots, et permettre de tenir auprès du monument un *Méla* ou *foire*, mais ils abandonnent encore des terres dont les revenus sont consacrés à élever et conserver ces édifices de la piété, à fournir des traitements aux employés, pourvoir au luminaire, etc. Ces dons pieux se nomment *Pîran* ou *Nazar-dargâh*[1].

Le *Méla* n'est pas précisément une foire telle que nous l'entendons; c'est le nom qu'on donne aux réunions de pélerins et de marchands qui, les uns par dévotion, les autres pour gagner de l'argent, et quelques-uns pour l'un et l'autre objet, se rendent dans les lieux considérés comme sacrés, aux fêtes de certains dieux indiens et des personnages réputés saints parmi les musulmans. Les marchands, trouvant alors en effet l'occasion de débiter leurs marchandises en fournissant aux besoins de la multitude, établissent là un marché[2]. Ainsi le mot *méla*, « foire, » se confond presque avec celui de *ziyârat*, « pélerinage, » chez les Musulmans; *tîrth* chez les Hindous[3]. Outre ceux que la dévotion ou l'intérêt y amènent, beaucoup de gens y viennent par curiosité, d'autres pour se livrer au plaisir; et enfin des voleurs et des filous ne manquent pas de s'y trouver dans l'espoir d'y exercer leur singulière industrie. Ainsi ces réunions se composent de *faquîrs*, de dévots de

[1] Rousseau, *Dictionary of Mohammedan law*, p. 180, 184; Shakespear, *Dict.*, p. 224.

[2] Hamilton, *East-India Gazett.*, I, p. 187.

[3] Ainsi qu'on l'a vu plus haut, les pélerinages musulmans ont généralement beaucoup de rapport avec ceux des Hindous et sont même souvent identiques.

toutes les classes, de musiciens, de jongleurs, de danseuses et de courtisanes, de merveilleux et de libertins, de fripons et de voleurs[1]. La description suivante[2] d'une de ces fêtes, demi-religieuses, demi-mondaines, en donnera une idée exacte. Il s'agit de la foire qui se tient chaque année à Baraïch, dans la province d'Aoude, le premier dimanche de *jeth* (mai-juin) auprès du tombeau du célèbre martyr musulman *Salâr Maç'ud Gâzî*, dont il sera parlé au long dans la première partie de ce Mémoire :

« Cette foire annuelle se tient au milieu d'un bois que » les bêtes féroces abandonnent alors. Là mille objets » s'offrent de tous côtés aux regards ; on voit partout des » escarpolettes : à chaque arbre est suspendue une balan- » çoire. Des tentes et des bancs de marchands sont établis » de tous côtés ; des sucreries de toutes sortes, de toutes » couleurs y sont artistement étalées ; des pains de plu- » sieurs espèces, les uns à l'eau, les autres au lait, cou- » vrent les tables des boulangers ; tandis que d'un autre » côté des viandes rôties ou cuites de différentes façons » sont disposées sur des plats. Le riz préparé de plusieurs » manières et des monceaux de fruits frais et secs sont » offerts aux acheteurs. Il y a surtout un grand débit de » bétel qui se vend par paquets de cent feuilles, de petits » radeaux nommés *béra* [3] et des fleurs que les dévots » achètent pour offrir au saint en accomplissement de leurs » vœux.

» Il y a aussi des musiciens jouant de différents instru-

[1] *Araïsch-i mahfil*, p. 100, 111, etc. Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 231.

[2] Elle est extraite du *Bârah mâça*, p. 50 et suiv.

[3] Ces petits radeaux sont lancés par les Musulmans sur les rivières en l'honneur du *Khwâja Khizr*. Voyez l'article consacré à la fête de ce prophète.

» ments ; des jongleurs exécutant des tours d'adresse va-
» riés; des danseurs du Décan d'une étonnante souplesse.
» De gracieuses bayadères, d'intrépides sauteurs de corde
» se font surtout remarquer. Au milieu de ces ravissants
» spectacles, la liqueur enivrante faite avec l'exsudation
» des fleurs du chanvre[1] circule de toutes parts; bientôt
» hors d'eux-mêmes les buveurs font entendre les cris de
» *haé*, « hélas » et de *hû*, « Dieu. » Cependant chacun se
» rend auprès du tombeau vénéré, et, offrant des fleurs ou
» des sucreries, il y exprime son vœu. Les chanteurs et les
» joueurs d'instruments de musique rendent à leur ma-
» nière leurs hommages aux reliques du saint. Parmi des
» fleurs de lotus et des cyprès, mille bougies, mille lampes
» et lanternes jettent le plus vif éclat. Tout cela dure
» depuis le soir jusqu'au matin. Alors les pèlerins satis-
» faits rentrent dans la ville. On les attend avec impa-
» tience, et aussitôt qu'ils arrivent on les entoure. On jette
» sur eux, par honneur, des pièces de monnaie et des
» guirlandes de fleurs, et chacun veut leur baiser les pieds.
» Ils ne parviennent à se retirer de la foule qu'en distri-
» buant des objets qui ont touché le tombeau du saint. »

[1] *Sabzî* nommée plus ordinairement *bang* (F. Gladwin, *Materia medica*, n° 74). Voyez, sur l'usage de la boisson de chanvre, la Chrestomathie arabe de Silvestre de Sacy, t. I.— Il paraît que les dévots de *Madar*, et probablement aussi de *Salar Maçud*, font un grand usage de cette liqueur. Voyez l'*Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

PREMIÈRE PARTIE.

FÊTES DE L'INDE MUSULMANE.

FÊTES LUNAIRES.

Mois de Moharram [1] (1er *de l'année lunaire des Arabes*).

FÊTE DU MARTYRE DE HUÇAÏN.

Bien que j'aie déjà eu l'occasion dans les préliminaires de parler de cette fête, je dois y revenir spécialement ici au

[1] Voici au sujet de ce mois une note extraite d'un journal de Constantinople :

« Le mois de Muharram, qui est le premier de l'année arabe, est un des mois réputés heureux. Les Musulmans ont l'usage de se souhaiter la bonne année et même de donner des étrennes aux enfants et aux serviteurs.

» Dans les premiers jours de ce mois, tous les hauts fonctionnaires se réunissent au palais impérial pour offrir au souverain l'hommage de leurs vœux. Le souverain, de son côté, se rend à la S. Porte pour présider un grand conseil et imprimer, par sa présence et ses exhortations, une nouvelle impulsion à la marche des affaires de l'État.

» Le 10 de Moharram, *Ieuvm-Achura* est un jour qui rappelle un grand nombre d'événements heureux ou malheureux, entre autres, le repentir d'Adam, l'enlèvement d'Edris (Énoch), la sortie de Noé de l'arche, la naissance d'Abraham, la délivrance de Jonas, l'ascension de Jésus-Christ, la mort de l'Imam Huçaïn, fils d'Ali, etc.

» Chez les Musulmans on prépare, ce jour-là, un mets particulier qu'on appelle *achura* (mot qui veut dire dix) et qui contient dix sortes d'ingrédients tels que riz, pois chiches, blé, raisins, pistaches, baies... Ce mets rappelle le repas que fit Noé en sortant de l'arche, et qui se composa des restes de ses provisions. »

risque de me répéter. Elle est en effet, de toutes les solennités musulmanes de l'Inde, celle qui se célèbre avec le plus de pompe et d'apparat. Elle n'y est point particulière aux *schiites* ou imamiens ; mais elle est surtout célébrée par eux. On la nomme généralement *Muharram* du nom du mois où elle est placée, et plus spécialement *Dahâ* mot persan dérivé de *dah* « dix, » d'où par suite on donne au mois de *Muharram* le nom de *lune de Dahâ* [1]. Cette fête est aussi désignée par les mots *'Aschra* ou *'Aschûra* dérivés de *'aschar* qui, en arabe, comme *dah* en persan, signifie *dix*. Ces dénominations viennent de ce que la fête de Huçaïn dure dix jours, pendant lesquels les musulmans ne célébraient pas de mariages, c'est-à-dire les dix premiers jours du mois dont il s'agit. Le dixième et dernier jour est l'anniversaire de la mort du bienheureux imam et est en conséquence nommé quelquefois *catl* « occision, » laquelle eut lieu en effet ce jour-là de l'an 61 de l'hégire (10 octobre 680) ; « Cruel événement, s'écrie Jawan [2], qui jusqu'au « jour de la résurrection pénétrera de la douleur la plus « profonde tous les Musulmans ! »

Huçaïn, aussi bien que son frère aîné Haçan, était fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet. La narration de sa mort se trouve longuement rapportée dans le *Guli-Magfirat*, p. 201-247, et dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire des commencemens de la religion musulmane. Je

[1] *Bârah mâça*, p. 96. — Nous avons vu dans l'avant-propos que les Musulmans de l'Inde donnent les noms des principaux *pirs* aux mois lunaires, où se trouvent placées les fêtes célébrées en leur mémoire. Ainsi il est naturel qu'ils se servent, pour désigner le mois dont il s'agit, d'un des noms de leur plus grande solennité, instituée en l'honneur de celui que les Imamiens considèrent comme le roi spirituel et temporel des Musulmans, et leur puissant protecteur. *Araïsch-i mahfil*, p. 2.

[2] *Bârah mâça*, p. 94.

ne crois pas devoir entrer ici dans des détails qui seraient un véritable hors-d'œuvre : je me bornerai aux faits principaux tels qu'ils sont exposés par Jawân, en ces mots [1] :

« Trop confiant aux habitants de Cufa, qui lui avaient » écrit pour l'engager à venir se mettre à leur tête, Huçaïn » quitte Médine. Bientôt, sans asile, il se trouve environné » de traîtres et d'assassins [2]. Soixante-douze individus seu- » lement, la plupart de sa famille, tous ses amis chéris, » lui restent fidèles. Cernés de toutes parts dans la plaine » de *Karbala* [3], ils restent pendant trois jours entiers privés » de nourriture ; et réduits ainsi à une extrême faiblesse, » ils se voient forcés d'abandonner leur vie. Horrible situa- » tion ! Que dirai-je de l'état affreux où se trouvaient en » cet instant les femmes qui composaient le harem de Hu- » çaïn ? Elles n'avaient d'autre ressource que de pleurer ; » mais avec les larmes abondantes qu'elles répandaient, » leur âme s'échappait de leur corps. Enfin l'épée de la » violence fit périr Huçaïn et tous ses malheureux compa- » gnons, à l'exception du dévot Ali [4], son fils, qui était

[1] *Bârah mâça*, p. 94.

[2] Les Imamiens ont en si grande horreur le général qui fit périr l'Imam Huçaïn, exécutant d'une manière atroce les ordres du khalife Yazid, que son nom *Schimar* est devenu pour eux une expression injurieuse, synonyme de *vil, infâme, scélérat*, etc. Shakespear, *Dict.*, p. 550.

[3] Emplacement sec et aride, situé dans l'*Irac arabi* où l'on voit encore, malgré les efforts du khalife Mutawakkal, le tombeau ou confession *maschhad* de Huçaïn. Les Musulmans y vont dévotement en pélerinage, et ont une telle vénération pour la terre de ce lieu, qu'ils en font des chapelets nommés *kantha* dont ils se servent avec le plus grand respect. Le gros grain se nomme *imâm*, comme le prêtre qui dirige les prières, qui a aussi le nom de *pesch-namâz*. — Shakespear, *Dict.*, p. 68 et 646.

[4] Le texte porte simplement *'âbid*, dévot ; mais il est sans doute question du second fils de Huçaïn, surnommé *Zaïn ul'âbidîn*, «l'ornement des dévots,» lequel étant malade fut épargné, et survécut ainsi à cette désastreuse journée.

» malade. La tente de Huçaïn, cet ange du ciel, fut pillée et » livrée aux flammes ; ses femmes furent abreuvées d'ou- » trages et de mauvais traitements..... Le soleil et la lune, » indignés, détournèrent leurs regards de cette scène dé- » chirante.

» En mémoire de ce funeste événement, on a établi la fête » lugubre de *Muharram*. Quiconque y prendra part, en re- » cevra la récompense dans le ciel. On doit manifester par » des pleurs et des cris l'horreur qu'on éprouve pour le » lâche attentat qui priva de la vie le petit-fils du Prophète; » ou si on ne peut le faire soi-même, on doit charger quel- » qu'un de ce devoir..... Dès le moment où la nouvelle » lune paraît sur l'horizon, le dévot musulman fait en- » tendre des soupirs et des gémissements, et prépare le » festin du deuil, *Bazm mâtam kâ*, à savoir : d'un côté, » de l'eau pour étancher la soif des gens altérés; de l'autre, » des vases de sorbets destinés aux pleureurs. Ces obla- » tions sont chaque jour préparées depuis le premier jus- » qu'au dix du mois. En outre, chacun s'étant revêtu d'ha- » bits noirs, ayant planté des bannières et disposé des » représentations de la tombe de Huçaïn, pleure en se frap- » pant la tête, pour exprimer son chagrin. On prépare une » salle tendue de noir, avec une chaire dans la partie su- » périeure. C'est là qu'on lit, chaque soir des dix jours, la » triste narration de l'événement qui est l'objet de cette » fête. Celui à qui est confié ce soin[1] accompagne sa lecture » de tels gémissements, qu'ils passent toute borne. A leur » tour les assistants donnent des marques extérieures de

[1] *Rauza Khwân*, à la lettre, *le lecteur du jardin (tombeau)*. On désigne par cette expression la personne chargée de réciter les louanges de Huçaïn. Voy. les observations préliminaires.

» leur douleur, par des lamentations et des cris de *salâm*[1]. » On chante ensuite un poëme élégiaque[2] en l'honneur du » saint, poëme plein de détails lamentables sur son mar- » tyre et qui excite dans l'assemblée de nouveaux sanglots.

» Il y a encore une cérémonie dont je dois faire mention » et indiquer le motif. On rapporte que Huçaïn, au moment » de périr, voulut, conformément aux dernières volontés » de son frère Haçan, unir à sa fille chérie[3] Cacim, fils de » celui-ci, en qualité de son successeur à l'imamat. Il le » revêtit donc des vêtements nuptiaux qui convenaient à son » gendre, et prononça la formule usitée dans la célébra- » tion du mariage. Pour conserver la mémoire de ce fait, » ceux qui prennent part au deuil de Moharram font, au » jour anniversaire de la mort de Huçaïn, l'exhibition de ce » même cérémonial[4]. »

On voit, par la description qui précède, que les voyageurs, qui la plupart ont parlé de cette fête comme étant commune à Haçan, fils aîné d'Ali, aussi bien qu'à Huçaïn son second fils, se sont trompés[5]. Cette solennité n'est établie que pour célébrer la commémoration de la mort,

[1] Paix (sur Huçaïn).

[2] *Marciya*, c'est probablement l'hymne qu'on nomme *Bhathiyal* qui est une sorte d'élégie hindoustanie en l'honneur de Haçan et de Huçaïn. Shak., *Dict.*, p. 148.

[3] Nommée *Sakîna Kubra*.

[4] Cette cérémonie qui a lieu le septième jour s'appelle *Menhdi*, du nom du végétal qui sert à teindre les mains et les pieds de couleur rouge lequel les Arabes nomment *hinna*, et qu'il est d'usage que la future épouse envoie à son fiancé avant le mariage (Mrs. Hasan Ali, *Observations on The Musulmauns of India*, t. I, p. 74 et 377).

[5] Tavernier donne cette fête comme étant établie en mémoire de Haçan et de Huçaïn ; mais il ne parle que d'un seul cénotaphe, et tout ce qu'il dit annonce qu'il n'est question que de Huçaïn. *Voyages*, t. I, p. 427; Paris, 1677, in-4°.

ou, comme s'expriment les Musulmans, du martyre de Huçaïn ; et si les dévots joignent aux cris de *Huçaïn*, ceux de *Haçan*, c'est incidemment; la fin tragique de Huçaïn rappelant naturellement celle de Haçan, qui fut presque aussi malheureuse. Toutefois la fête de ce dernier, bien moins solennelle, se célèbre le 28 de *safar*, jour anniversaire de sa mort.

La fête du *Muharram* dure dix jours, parce que, dit-on, Huçaïn fut poursuivi pendant cet espace de temps[1].

Nous avons déjà vu que les piques ou bannières signalent dans l'Inde les processions musulmanes. Les hampes des bannières qu'on porte aux processions du *ta'ziya* sont surmontées d'une main ouverte, emblème figuratif des cinq membres qui composent la famille du prophète et symbole particulier des Schiites. Beaucoup de musulmans font connaître leurs principes religieux en élevant la main. Les Sunnites n'étendent que trois doigts, et les Schiites en montrent cinq[2].

On donne aux bannières de *Moharram* le nom spécial de *Schadda*[3]. Après les processions, on les plante en terre, autour du lieu de réunion du deuil, comme cela se pratique dans les pélerinages.

Les représentations de la tombe de Huçaïn ou, pour mieux dire, de la chapelle qui renferme son tombeau, sont plus ou moins richement ornées. On leur donne le nom métaphorique de *ta'ziya* « deuil[4], » ou simplement de *tâbût* ou

[1] *Voyages* de Chardin, édition de Langlès, t. IX, p. 49.

[2] J.-H. Stocquler, *India*.

[3] Mot dérivé, je pense, de l'arabe *schadd*, « lier » à cause du pan d'étoffe qu'on attache à la pique, et non pas de *schadd* dans le sens de *courir*, et encore moins ce mot est-il une corruption de *schuhadâ*,« martyrs, » comme quelques orientalistes le pensent.

[4] Shakespear, *Dict.*, p. 251. Par suite on donne quelque ce nom à la fête même du *Muharram*.

dhora, cercueil [1], et dans certaines localités *dola*, « palanquin, » corruption peut-être du dernier mot, On les porte en procession dans les rues le dixième jour, et elles sont ensuite déposées en terre [2] dans les cimetières spéciaux nommés *karbala*, du nom du lieu où Huçaïn fut martyrisé, ou bien jetées dans une rivière ou dans un étang. Si ces cénotaphes sont très-riches, on se contente de renoncer à l'image du tombeau, et on rapporte la figure de l'édifice, qu'on place dans l'*imâm-bârâ*. Quelquefois pour représenter l'inhumation de l'imam Huçaïn, on dépose simplement dans la terre des fleurs que l'on prend sur ces cénotaphes, et cette cérémonie termine le deuil [3].

La salle tendue de noir dont il a été question est sans doute l'édifice nommé proprement *imâm-bârâ*, expression formée du mot arabe *imâm* [4], et du mot hindoustani *bârâ*, employé en composition dans le sens de *maison* [5]. Cet édifice est désigné aussi sous le nom de *ta'ziya khâna* « maison de deuil [6] : il est connu dans l'Inde seule, et spécialement destiné à la célébration de la fête funèbre instituée en mémoire du martyre de Huçaïn. Afsos nous apprend que les *imâm-bârâ* sont en très-grand nombre à Calcutta. « Le moindre musulman aisé, homme ou femme, » dit-il, en fait construire un attenant à sa maison, avec » un petit cénotaphe [7], élevé de deux ou trois coudées *hath*

[1] *Asiatic Journal*, XXVII, 102.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 111.

[3] Valentia, *Travels*, t. I, p. 473.

[4] Pris ici dans le sens de *khalife* ou de chef spirituel et temporel des Musulmans.

[5] Gilchrist, *Hindoostanee philology*, p. 307.

[6] *Asiatic Journal*, XXVII, 355.

[7] C'est probablement le même qu'on porte en procession ; car Valentia parle de cercueils ornés de riches dorures qui sont placés dans *l'imâm-bârâ*

» sur une sorte de terrasse, *chabûtara,* de la même lon-
» gueur et largeur. Il l'entoure souvent d'un enclos et y
» joint d'autres édifices accessoires, sans être arrêté par les
» frais énormes qu'entraînent ces constructions [1] »

Du reste on ensevelit quelquefois des individus dans les *imâm-bârâ.* A Laknaü, Açaf-uddaula est enseveli dans son *imâm-bârâ* [2], et le mogol Baquir khan dans celui qu'il fit bâtir au quartier des joailliers [3]. On en construit même avec l'intention de s'en servir de lieu de sépulture pour soi et sa famille [4]. C'est dans l'*imâm-bârâ* que les fidèles, la plupart vêtus de vert [5] ou de noir, s'assemblent, comme nous l'avons vu, les dix premiers jours de *Moharram* pour entendre lire, du haut de la chaire qui y est dressée, la tragique histoire du martyre de Hucaïn, à laquelle on ajoute quelquefois la narration de la mort d'Haçan et d'autres saints, et le chant ou la récitation de *Marciyas* ou complaintes. L'an passé même à l'occasion de cette fête qui a été célébrée en grande pompe au palais de l'ex-roi d'Aoude à Calcutta, le Roi lui-même a récité le cinquième jour de la fête un marciya, très-probablement de sa composition, car on sait qu'il s'est distingué comme poëte. Après quoi les assistants furent éclaboussés d'eau de rose, des distributions d'aumônes eurent lieu et des rafraîchissements

et qu'on porte en procession le matin du dixième jour. Valentia, *Travels,* I, 473.

[1] *Araïsch-i mahfil,* p. 130.

[2] Cet imâm-bârâ est constamment illuminé par un grand nombre de cierges; la tombe est jonchée de fleurs, et des *prêtres* y chantent jour et nuit des versets du Coran. Hamilton, *East-India Gazett.,* t. II, p. 131.

[3] *Araïsch-i mahfil,* p. 104.

[4] *Araïsch-i mahfil,* p. 104.

[5] Les descendants de Mahomet qui portent la couleur verte ne la quittent pas dans cette circonstance. Valentia, *Travels,* I, 227.

furent donnés aux indigents[1]. Tout ce qu'on lit et récite ou chante est exécuté avec un ton et des gestes propres à exciter l'émotion dans le cœur des auditeurs. A chaque pause, les gens qui composent l'assemblée frappent leurs poitrines en prononçant alternativement les noms de *Huçaïn* et de *Haçan*[2]. Des bandes de dévots, animés par ces lectures, parcourent les rues en faisant de folles démonstrations de douleur, et comme ils sont pour la plupart armés, il est quelquefois dangereux de les rencontrer dans cet état de frénésie religieuse[3]. Il paraît qu'on provoque quelquefois ces dévots fanatiques; car le 9 juillet 1828, quelques jours avant l'époque où commençait le mois de *Moharram* 1244, la police de Bombay publia une ordonnance, conforme aux réglements du gouvernement de 1827, où entre autres choses il était dit que tout musulman qu'on trouverait assistant aux processions des *cercueils* en état d'ivresse, excitant du tumulte ou proférant des discours injurieux tendant à mettre la désunion entre les habitants, serait immédiatement mis en prison; mais que d'un autre côté on se saisirait aussi de ceux qui molesteraient les musulmans en leur jetant des pierres, de la boue, etc., et même des personnes qui interrompraient la procession pacifique (*peaceable*) du cheval, qui a lieu la dernière nuit de la fête[4].

On a déjà vu que le dixième jour était celui où l'on transporte dans un lieu désigné les images du cercueil d'Huçaïn, soit pour les jeter dans la rivière, soit pour les

[1] *Indian Mail*, du 11 juin 1868.

[2] Valentia, *Travels*, I, 473.

[3] Par exemple, à l'occasion de la fête de *Muharram* 1244 (juillet 1828), la ville de Lacknau fut le théâtre de plusieurs événements malheureux. Voyez-en le récit dans l'*Asiatic Journal*, XXVII, 355.

[4] *Asiatic Journal*, XXVII, 102.

déposer en terre. On conduit des chevaux et même des éléphans à ces processions pompeuses; mais par le cheval dont il est question dans l'ordonnance de la police de Bombay, il faut entendre un mannequin représentant le cheval de Huçain percé de flèches de toutes parts[1].

L'eau, qui fait partie du festin de deuil dont il a été parlé, est nommé *sabîl*[2]; elle contraste avec le manque de cette liqueur, *la plus estimée de toutes lorsqu'on en est privé, et la moins appréciée lorsqu'on en trouve en abondance*[3], manque que Huçaïn éprouva à Karbala et qui fut une de ses plus terribles souffrances. Parmi les mets destinés aux pauvres, il en est un qui est particulier à cette époque, et qu'on nomme *guînj*[4].

Le récit de ce qui se passe à Calcutta, dans cette circonstance, fidèlement rapporté par l'écrivain musulman Afsos[5], complétera la narration de Jawân que je viens de commenter:

« Le 7 du mois de *Moharram*, dit-il, les Musulmans de » Calcutta qui veulent prendre part à la fête du *Ta'ziya* ou » deuil, qui a lieu à cette époque en commémoration du » martyre du saint imam Huçaïn, se réunissent, et chargés » de bannières et de drapeaux, ils s'acheminent vers un lieu » désigné de réunion en faisant entendre des cris perçants » et des gémissements lugubres, et ils reviennent ensuite » de là dans leurs habitations respectives. Les rues sont » encombrées d'une telle quantité de monde, qu'on est » forcé de se laisser entraîner par la multitude sans être

[1] Valentia, *Travels*, I, 227.

[2] Shakespear, *Dict.*, p. 491.

[3] Parole d'Ali, *Muntakabat-i hindi*, 1re édition, t. I. p. 21.

[4] Voyez sur ce mot le *Dictionnaire hindoustani* de Shakespear.

[5] *Araïsch-i mahfil*, p. 130, 131.

» maître d'aller où l'on veut. Cette foule inonde la ville de-
» puis midi jusqu'à la nuit, célébrant à sa manière par des
» clameurs aiguës la fin déplorable du petit-fils du prophète.
» On nomme généralement à Calcutta cette fête funèbre
» *deuil de midi* (*do pahâr kâmâ tam*). En ce jour solennel,
» les musulmans, hommes et femmes, portent aux *Imâm-*
» *bârâ*, grands ou petits, des oblations de volaille rôtie,
» de pain ou de riz cuit, oblations sur lesquelles ils font
» réciter le *Fâtiha* de Huçaïn. On immole en ce jour une
» si grande quantité d'oiseaux de basse-cour, qu'on voit
» couler un ruisseau de sang dans chaque rue de la ville.

» Les musulmans du bas peuple se livrent à cette occa-
» sion à des actes ridicules. Celui-ci, pour accomplir un
» vœu, vient dans un *Imâm-bârâ* un réchaud sur la tête
» et y fait cuire du riz au lait ; celui-là, par le même
» motif, se présente dans la salle ayant dans la bouche une
» sorte de serrure pareille à une petite broche ou au mors
» d'un cheval, laquelle tient au moyen de deux plaques de
» fer qui s'enfoncent dans les joues et les déchirent quel-
» quefois. Ce sot animal, insensible à la douleur, circule
» autour du cénotaphe de l'*Imâm-bârâ*, et si la serrure se
» détache et tombe au troisième ou au septième jour, il en
» tire la conséquence que Dieu agrée son vœu, et le petit
» peuple de s'extasier et de crier au miracle. L'homme au
» riz au lait veut faire savoir par sa singerie qu'il a un
» rhume ; aussi a-t-il soin de se bien couvrir, ferait-il une
» chaleur accablante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que
» ces gens superstitieux s'imaginent que, s'ils vont faire
» ces simagrées à un *Imâm-bârâ* autre que celui où ils ont
» promis de se rendre, le riz ne se cuit pas et la serrure
» ne tombe pas. Et il ne faut pas croire qu'il dépende des
» gens instruits d'empêcher ces sottises. Si le saint imam

» même dont ils célèbrent si ridiculement le martyre pa-
» raissait au milieu de nous, il ne pourrait y parvenir. On
» a dit avec raison, *chacun a son grain de folie.* Ainsi se
» passent les dix premiers jours de *Muharram.* »

Ce qui doit surtout frapper l'attention dans les lignes qui précèdent, ce sont ces momeries païennes imitées des Hindous, auxquelles les musulmans se livrent dans les *Imâm-bârâ;* surtout ces sortes de serrures dont ils se scellent la bouche, lesquelles sont fort usitées parmi les faquirs hindous, et dont on peut voir la figure dans différents ouvrages sur l'Inde.

J'ignore s'il y a un *fâtiha* spécial pour Huçaïn ; mais dans l'Eucologe musulman imprimé à Calcutta, on n'en trouve qu'un seul pour cet imam et son frère Haçan ; il est conçu en ces termes :

« Que l'Éternel daigne accepter les vœux que je forme
» pour le repos de l'âme glorieuse des deux braves imams,
» des deux martyrs bien-aimés de Dieu, les innocentes
» victimes de la méchanceté, les bienheureux Abu-Mo-
» hammed ul-Haçan et Abu Abdallah ul-Huçaïn, pour les
» quatorze purs[1] et les soixante-douze martyrs de la plaine
» de Karbala[2]. »

Mois de Safar.

FÊTE EN COMMÉMORATION DE LA GUÉRISON DE MAHOMET.

« Dans le mois de *Safar*, Mahomet, l'ami de Dieu, fut
» malade. La véhémence de la douleur dura jusqu'au trei-

[1] C'est-à-dire Mahomet, Fatime et les douze Imans. Voyez les *Voyages* de Chardin, édit. de Langlès, t. IX, p. 487.

[2] *Hiddyat-ul-islâm*, p. 268.

» zième jour ; alors seulement elle se calma, et par l'effet » de la bonté du Créateur, le prophète entra en convales- » cence. D'après ce motif, les musulmans considèrent » comme malheureux les treize premiers jours de cette » lune. Au treizième, qu'ils nomment *tézî* « violence, » ils » ont l'usage de faire au nom du prophète des oblations de » pois chiches et de froment qu'ils distribuent ensuite par » portions[1]. »

DERNIER MERCREDI (*Akhir châr Schamba*).

« Le dernier mercredi de Safar est, d'une part, consi- » déré par les *Schiites*, comme constamment de mauvais » augure ; tandis que, de l'autre, les *Sunnites* se réjouis- » sent en ce jour. Les premiers n'osent pas bouger de leur » place, les autres vont se promener çà et là dans les jar- » dins où l'on tient même des foires et où des spectacles » variés charment la vue[2]. »

On trouve dans l'Eucologe musulman imprimé à Calcutta sous le titre de *Hidâyat ul-islâm* ou *Guide de l'islamisme*[3], deux prières particulières à ce jour-là. La première se dit en faisant l'ablution ; elle est ainsi conçue :

« Nous nous adressons à toi avec soumission et respect. » Tu connais ce qui est dans leurs cœurs. Nous nous re- « commandons à ta miséricorde, ô le plus généreux des » êtres généreux ! »

La deuxième se dit en buvant de l'eau de l'ablution, car il est d'usage de boire un peu de cette eau après s'être pu-

[1] *Bârah Mâça*, p. 104.
[2] *Bârah Mâça*, p. 104.
[3] *Hidâyat ul-islâm*, p. 276.

rifié[1]; elle consiste dans les versets suivants du Coran :

» Salut à vous, entrez avec joie dans le paradis, pour y » demeurer éternellement[2]. Tel est le discours du Sei- » gneur généreux[3]. Salut parmi les créatures à Noé, salut » à Abraham, salut à Moïse et à Aaron, salut à Élie[4]; paix » jusqu'au lever de l'aurore[5]. »

» Les Persans, dit Chardin[6], nomment ce mercredi » *Châr chamba sûrî*, « le mercredi de la trompette, » » c'est-à-dire celui de la fin du monde, jour où les quatre » grands anges Gabriel, Michel, Raphaël et Azraël sonne- » ront de la trompette pour réveiller les morts. Ils croient » ce jour malheureux, c'est pourquoi ils ne font point d'af- » faires ce jour-là, et ne sortent pas même du logis, lors- » qu'ils peuvent s'en exempter, appréhendant que tout ce » qu'ils pourraient faire n'eût un mauvais succès. Ils tien- » nent, à l'occasion de ce mercredi-là, tous les mercredis » malheureux; jamais les caravanes ne se mettent en che- » min le mercredi, et bien des gens ne veulent pas ouvrir » leur boutique. »

Du reste, le 28 et le 29 de ce mois, quelque jour qu'ils tombent, sont considérés comme malheureux : le premier, à cause que ce fut à pareil jour que Haçan fut empoisonné par sa femme; le second, parce qu'on suppose que des végétaux nuisibles sont produits en ce même jour[7].

[1] Voyez mon ouvrage intitulé *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, p. 148.

[2] *Coran*, XXXIX, 72.

[3] *Coran*, XXXVI, 58.

[4] *Coran*, XXXVII, 120, 130.

[5] *Coran*, XCVII, 5.

[6] *Voyages*, t. IX, p. 90.

[7] Shakespear, *Dict.*, p. 559.

Mois de Rabi Ier.

FÊTE DE LA MORT DU PROPHÈTE (*Bârwîn wafât* « le douzième de la mort »).

Le 12 du mois de *Rabi Ier*, on célèbre dans l'Inde la fête de la mort de Mahomet, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les Turcs font ce jour-là même la fête du *Mewlud* ou de la naissance du Prophète[1].

» La lune de Rabi Ier, nous dit Jawân, est nommée » aussi *Bahârî*, et par le vulgaire *les douze morts*. Selon » les Sunnites, l'ami de Dieu (Mahomet) quitta ce monde » périssable le douzième jour de ce mois[2]. Cette affreuse » nouvelle s'étant répandue dans le monde, y produisit » une consternation générale, et chacun s'empressa d'of- » frir à Dieu ses vœux et ses prières pour le repos de l'âme » du grand Prophète. Ces saints exercices durèrent douze » jours, et de là vient sans doute la dénomination de *douze* » *morts* que l'on donne à ce mois. C'est à l'imitation des » premiers musulmans que ceux de l'Inde se réunissent à » cette époque pour accomplir les mêmes devoirs.

» Toutefois les *Schiites*[3] soutiennent que la mort du » Prophète a eu lieu le 28 de *Safar* (treize jours plus » tôt) ; il convient de connaître la différence des opinions » à cet égard[4]. »

Le nom de *bahârî* « printanier, » qu'on donne à ce

[1] Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, tom. II, page 358, édition in-8°.

[2] C'est-à-dire le 12 rabi, 1er de la dixième année de l'hégire (8 juin 632 de J.-C.).

[3] Ou *Imamiens*. L'auteur du *Bârâh Maça* appartenait à cette secte.

[4] *Bârah Mâça*, p. 19.

mois dans l'Inde, est la traduction du nom arabe du même mois *Rabi'* qui signifie *printemps*. Il est bon de rappeler ici que l'année des anciens Arabes était solaire et se divisait en six saisons comme celle des Indiens ; de là les noms de *premier printemps* (*rabi' awwâl*) et de *second printemps* ou *rabi' Sâni*, donnés aux deux mois du printemps, lesquels désignent actuellement le troisième et le quatrième mois de l'année lunaire musulmane qui peuvent se trouver dans toutes les saisons de l'année.

L'explication que donne Jawan de l'expression *les douze morts* n'est pas très-claire, mais je n'en ai pas d'autre à proposer. Cette expression se retrouve dans le proverbe fort usité : *Le Khichrî*[1] *des douze morts est pour aujourd'hui et non pour demain.* Ce qui indique une abondance qui ne doit pas continuer [2].

Mois de Rabi 2e.

FÊTE DE MIRAN-JI.

Ce saint donna son nom à ce mois qui s'appelle en conséquence *Mirân-ji kâ Chând* « le mois de Mirân-ji. »

Mirân-ji est une double qualification honorifique, composée de *Mirân*, pluriel persan employé par respect et dérivé de *mîr* (pour *amîr*), mot arabe qui signifie *prince*, et qui se donne aux *Said* ou descendants de Mahomet ; et de *ji*, mot hindoustani qui correspond à notre mot *monsieur*

[1] Voyez plus haut en quoi consiste ce mets.

[2] Roebuck en traduisant ce proverbe par les mots : *This is the khichree of the twelfth of Safar*, etc., a commis deux erreurs. La première en rendant incorrectement *bârah wafât* ; la seconde en mettant le mois de Safar pour celui de *Rabi' I*. Voyez *Oriental Proverbs*, part. II, p. 29.

et à l'anglais *master* ou *esquire*. Le nom de ce saint, ou, pour mieux dire, celui sous lequel on le désigne spécialement, c'est *Muhî-uddîn*, expression arabe qui signifie *vivificateur de la religion*, et qui n'est proprement qu'un titre d'honneur. On fait souvent suivre ce nom de l'épithète de *Gaus A'zam*, qu'on donne, dans l'Inde, aux grands contemplatifs musulmans qui tombent en extase[1].

Le *Fatiha* de ce saint nous fait connaître le nom de son père, de sa mère et même de ses frères et de sa sœur. Le voici :

« Saïyid et sultan[2], faquir et khwâja[3], riche et pauvre, roi » et schaïkh[4], derviche et saint N. S. Mir Muhi-uddin, dont » le père est le saïd Salih Zangui, la mère Bîbî[5] Fati- » mah II[6], la sœur Bîbî Nacibah, et les frères Abd-ulrazzac » et Abd-ulwahhab. Que, par son intercession, mes vœux » soient exaucés !

» A cette intention, le fidèle récitera la première surate » du Coran une fois, la cent douzième quinze fois, et la » prière nommée *Durûd*[6] onze fois[7]. »

Le célèbre poëte hindoustani Wali a consacré en l'hon-

[1] Le scheikh Mohammed Gaus est un des principaux personnages qui ont porté ce titre. Il est enseveli à Goalior. On lit dans l'*Araïsch-i mahfil* (p. 74) qu'il pouvait soumettre la planète Mars !

[2] *Sultan*, qui signifie *roi*, est, aussi bien que *schah*, qui a le même sens, un titre honorifique des *derviches* ou fakirs. Voyez les *Observations préliminaires*.

[3] Titre honorifique donné spécialement aux Mogols. Shakespear, *Hind. gram.*, p. 142.

[4] Titre honorifique qui signifie proprement *vieillard*, et qui se donne aussi bien que *saïyid* aux descendants de Mahomet. Toutefois on nomme spécialement ainsi les Musulmans originaires de l'Arabie.

[5] C'est-à-dire *Madame*.

[6] Voir l'*Eucologe Musulman*, p. 222.

[7] *Hidâyat-ul-islâm*, p. 267.

neur de ce saint un *cacîda*[1] plein de figures et d'allégories orientales ; poëme dont les extraits suivants me paraissent propres à être cités.

« L'éclat de l'islamisme vient de toi... j'espère que tu » feras toujours briller à mon intelligence le flambeau de » la doctrine spirituelle... *Muhî-uddîn* est ton nom béni » et célèbre ; il est lumineux comme le soleil. L'emplace- » ment où s'assemblent les pélerins autour de ta tombe » présente l'image du paradis ; ton regard y fait naître le » printemps. La poussière du seuil de la porte de la cha- » pelle où est renfermée ta châsse est préférable au surma » d'Ispahan[2] ; les *Schaïkhs* qui viennent y prier sont sûrs » de trouver l'accès auprès de Dieu. Il a été resplendissant » dans le monde comme l'astre du jour, celui qui a pu » frotter son front sur les traces de tes pieds. Les contem- » platifs seuls peuvent comprendre les secrets de tes pa- » roles, qu'ils considèrent comme égales à celles du pro- » phète ou même au Coran[3]... Ton assistance donne la » force aux faibles, la richesse aux pauvres. Pourra-t-on » en ce monde espérer la guérison, si Hippocrate ne reçoit » sa science de toi ? Tu as eu dans l'ordre des choses pos- » sibles le cachet de la puissance sans qu'aucun obstacle » soit venu t'arrêter. Un simple doute énoncé par toi a la » valeur d'un axiome ; parce que tu participes aux secrets » de Dieu. Comparés à toi, Platon et Avicenne ne sont que » des enfants... Que les juifs et les chrétiens expriment à

[1] Sorte de poëme dont les vers *baït* sont sur une même rime. Voyez Gladwin, *Dissertations on the rhetoric of the Persians*, p. 2. — Le mot *cacîda* qui est féminin en arabe, est masculin en hindoustani.

[2] Le Surma est un collyre de plombagine, dont le plus estimé est celui d'Ispahan.

[3] On sait que les Musulmans le regardent comme la parole de Dieu.

» l'envi leur dépit contre celui qui te chantera ; pour moi » je serai glorifié dans les deux mondes si tu acceptes *le* » *cacîda* de Wali, quelque indigne de toi qu'il soit. Tous » ceux qui entendront les vers que je te consacre, en seront » charmés, comme ils le sont de ceux d'*Anwarî* et de *Kha-* » *cânî*[1]. »

Voici textuellement ce que dit Jawan[2] sur la fête de ce saint fameux :

« Le mois de rabi 2e est aussi nommé par le peuple *lune* » *de Mirânjî*. La raison en est qu'on célèbre le 11 de ce » mois la Commémoration de la mort d'un grand saint » musulman qui a tracé les règles de conduite des *Pîrs* et » celles de leurs disciples, et par qui un monde entier est » comblé des faveurs célestes. En ce jour, les Musulmans » de la classe des *Schaïkhs* et quelques *Schiites* se réunissent » auprès de son tombeau, et là, ils adressent à Dieu des » vœux, tant pour le spirituel que pour le temporel. Ils » récitent le fatiha de ce saint sur des mets et des obla- » tions de sucreries qu'ils distribuent ensuite poliment aux » assistants. Avec les contemplatifs qui sont dévots à ce » saint ou même qui font partie de l'ordre religieux à la » tête duquel il est placé, se trouvent nombre de musi- » ciens et de chanteurs musulmans qui ajoutent par leur » talent à l'éclat de cette fête ; bien plus, de jeunes baya- » dères viennent l'embellir par le charme de leurs attraits » et la grâce de leurs danses[3]. Tout ce monde est donc

[1] Célèbres poëtes persans.

[2] *Bârah Mâça*, p. 24.

[3] Afsos (*Araïsch-i mahfil*, p. 110), parlant du tombeau de schah Arzan, situé près d'Azim-abad (Patna), dit aussi qu'il s'y rend tous les jeudis avec une grande quantité de peuple, beaucoup de courtisanes et des bayadères qui exécutent des danses jusqu'au milieu de la nuit.

» réuni là le 11 de rabi 2e, et y forme un coup d'œil en-
» chanteur. D'un côté on voit les préparatifs du banquet
» formé des offrandes faites au saint, de l'autre les démons-
» trations de respect religieux des troupes de danseuses.
» Les musiciens jouent du *Dholkî*[1] et du *Sarangûî*[2], et
» battent la mesure en levant la main ; les chanteurs pro-
» noncent ces mots cadencés : *Oh! oh! pauvre pir persé-*
» *cuté par un roi*[3]. En cet instant, les gens qui prennent
» part au banquet paraissent tous dans l'agitation et le
» trouble. L'un, hors de lui, tombe se roulant sur la terre
» comme un animal qu'on va sacrifier ; un autre paraissant
» dans l'affliction ne cesse de pleurer ; il pousse de longs
» gémissements ou exhale de froids[4] soupirs. Celui-ci, la
» tête courbée, fait entendre le cri perçant de *Hû*[5] ; celui-là
» paraît avoir renoncé à la vie, il tourne autour d'un autre
» individu et bientôt tombe à ses pieds. Tant que durent
» ces actes, les assistants ne quittent point la place, per-
» suadés qu'il faut rendre aux saints leur culte d'une ma-
» nière complète : ils ne se retirent que lorsque tout est
» terminé. Telle est en général la manière dont on célèbre
» les fêtes des saints auprès de leurs tombeaux. »

Malgré tout ce qu'on vient de lire sur l'éminente sainteté de *Muhî-uddin* et sur la dévotion qui préside à sa fête, Roebuck, dans ses *Oriental Proverbs*, donne sans citer, il est vrai, aucune autorité, une note sur ce saint où il est repré-

[1] Sorte de petit tambour.

[2] Sorte de violon.

[3] Allusion peut-être à ce qui sera dit plus loin.

[4] Nous mettrions *brûlants* au lieu de *froids*; mais à raison de sa singularité je laisse cette épithète qui accompagne souvent le mot *soupir*, en persan et en hindoustani.

[5] Mot arabe qui signifie proprement *lui*, et qui sert aussi à désigner Dieu, comme c'est ici le cas.

senté comme un licencieux scélérat. Mais cette note a plutôt l'air d'un conte des *Mille et une Nuits* que de tout autre chose ; au surplus la voici :

« Miran-ji, autrement dit Schaïkh Saddo, vivait à » *Sambhal* dans le *Rohilkhand,* d'autres disent à *Amroha* » dans la province de Dehli. Il prétendait avoir une grande » habileté dans l'art de faire des amulettes et de dire la » bonne aventure, ce qui se nomme *Ilm-i taksîr*[1]. Un jour » un paysan trouva, en labourant, une lampe à quatre » mèches qui avait été fabriquée par un fameux magicien » des temps anciens, à laquelle était attachée une propriété » telle, que, toutes les fois qu'on l'allumait, quatre génies » ou esprits familiers prêts à exécuter les ordres de celui » qui l'avait allumée, paraissaient à ses regards, mais res- » taient invisibles aux autres personnes. Ce paysan donna au » Schaïkh la lampe merveilleuse. La première fois que » celui-ci l'alluma, il fut alarmé à la vue des génies et » tâcha d'éteindre la lampe ; mais les esprits l'informèrent » qu'étant une fois appelés ils ne pouvaient se retirer » qu'après avoir reçu quelqu'ordre à exécuter. Le Schaïkh » étant d'un naturel lascif leur ordonna de lui amener une » belle femme qu'il avait vue dans un pays éloigné, ce qui » fut fait aussitôt. La femme, qui était d'un haut rang, fut » très-étonnée et saisie de crainte de se trouver dans un lieu » inconnu avec un étranger. Toutefois, tandis qu'il allait » par force ou par persuasion satisfaire ses désirs impurs, » un des génies l'informa qu'ils ne continueraient à lui » obéir que tant que ses actions resteraient dans les limites » de la vertu, et que, s'il venait à les dépasser, ils le met- » traient à mort. Il renonça pour le moment à son projet;

[1] C'est-à-dire « Science du calcul par les chiffres. »

» mais la même chose se répéta plusieurs fois, et à la fin la » violence de sa passion l'ayant emporté sur la crainte, il » satisfit ses désirs et fut conséquemment mis à mort par » les génies. D'autres disent qu'il se fit ainsi amener plu- » sieurs femmes et en jouit, mais qu'à la fin, ayant envoyé » prendre la fille de l'empereur de Constantinople, cette » princesse connut le nom du Schaïkh, et celui de sa ville » et qu'en ayant informé son père celui-ci écrivit au souve- » rain de Dehli qui envoya des gens mettre à mort le » Schaïkh ; puis ils remplirent de terre la lampe et la je- » tèrent à la rivière.

» Ce scélérat eut néanmoins la réputation d'un saint et » même d'un prophète, à cause du pouvoir surnaturel qu'il » mit en œuvre par l'entremise de ses esprits familiers, et » un superbe *Dargâh* « châsse » est élevé à sa mémoire » à Amroha. Après sa mort, on dit qu'il est devenu un » puissant esprit ou *Jinn* qui, dans l'occasion, inspire les » hommes, mais particulièrement les femmes, en les douant » de la connaissance de l'avenir et d'autres pouvoirs sur- » naturels. Il y a aussi d'autres esprits de *Pirs* défunts qui » exercent un semblable pouvoir, tels que ceux de *Dariyâ*[1], » de *Zaïn Khan*, etc. ; mais comme ils sont d'un rang infé- » rieur à celui de *Mirân-ji*, ils se retirent lorsqu'il se » présente. De là vient le proverbe « *Lorsque* Mir *vient,* » *le* Pir *se retire*[2], proverbe usité pour dire que, lorsque » le chef se montre, les agents inférieurs doivent lui céder » la place[3]. »

[1] Ou *Dariâyî*. Voyez dans la seconde partie l'article sur ce saint personnage.

[2] *Oriental proverbs*, partie II, p. 26.

[3] *Oriental proverbs*, part. II, p. 27.

Mois de Jumazi I^er^.

FÊTE DE MADAR.

Madâr est le plus célèbre des saints musulmans de l'Inde; les Hindous s'unissent à ses coreligionnaires pour lui rendre le culte que les catholiques nomment de *dulie.* L'enthousiasme qu'il y inspire a propagé ce proverbe souvent cité : *Quel dommage Madar éprouvera-t-il, si Schuja se rend à Ajmir*[1] *?* Il a établi un ordre de faquirs qui s'appellent de son nom *Madâriah* et aussi à ce qu'il paraît *Tabacâtiyah*[2].

« Le Saïyid Badî'-uddin[3] Kotbal Madâr était fils du » Saïyid Ali d'Alep, fils du Saïyid Baha-uddin, fils du » Saïyid Zahir-uddin, fils du Saïyid Ahmad, fils du Saïyid » Mohammed, fils du Saïyid Ismaïl, fils de l'Imam Jâfar Sa- » dic, fils de l'Imam Mohammed Bakar, fils de Zaïn ul-abidin, » fils de l'Imam Huçaïn, fils du prince des croyants Ali.

» Il naquit à Alep en 442 (1050-51), fit le pèlerinage de » la Mecque et de Médine à l'âge de cent ans, et reçut de

[1] Roebuck, *Oriental proverbs*, II, p. 2. A la lettre *An pilus partium genitalium Madari evulsus erit, si*, etc. Le mot *schujâ* signifie proprement *brave;* mais il est ici employé pour désigner un individu indéterminé dans le même sens qu'on emploie *zaïd* en arabe. *Ajmir* est l'ancienne capitale de la province de ce nom, ville où est enseveli *Mutn-uddin*, autre saint célèbre, dont il sera parlé à l'article suivant.

[2] *Observations on the Musulmauns of India*, II, 318; Dabistan, *Traduction Troyer*, II, 224; Sicé, *Lois musulmanes*, p. 18.

[3] C'est-à-dire la *merveille de la religion*, et non Badr-uddin, comme on l'a imprimé dans les *Oriental proverbs* (II, p. 219), ce qui signifierait la *lune de la religion.*

» Mahomet la permission de retenir son haleine[1]. Sous le » règne du sultan Ibrahim Scharquî (*Sherkey*), Mahomet » lui ordonna de résider au village de Makan-pur[2], qui » était désert à cette époque à cause d'un mauvais génie » nommé *Makan-déo* qui y portait la désolation. Madar y » alla, renferma le génie[3], rendit ainsi ce lieu habitable, » et le nomma *Makan-pur* ou ville de *Makan*, nom qu'il a » conservé. Ce prophète[4] passa là son temps dans des exer- » cices religieux. Il avait aussi le pouvoir de faire des mi- » racles, ce qui fut bientôt connu dans l'Hindoustan, aussi » alla-t-on le visiter de toutes parts. Il eut quatorze cent » quarante-deux (*fourteen hundred and forty two*) fils, trois » desquels naquirent d'une même mère. Il mourut le 7 Ju- » mazi 1er 837 (20 décembre 1433), et à cause de sa grande » réputation de piété, et du pouvoir qu'il avait de faire des » miracles, l'anniversaire de sa mort a été célébré depuis » ce temps par une réunion à Makan-pur. Ce prophète » était âgé de trois-cent quatre-vingt-quinze ans neuf mois » et vingt-six jours. Son tombeau fut élevé par le sultan » Ibrahim Scharquî. »

La notice qui précède est due à un fakir *madarien*, c'est-à-dire, de l'ordre de Madar, nommé *Karîm-uddin*. Lord

[1] *Habs-i dam*, pratique à laquelle les faquirs se livrent, la considérant comme un acte religieux, et comme un moyen de prolonger la vie, d'après le principe que chaque homme a un nombre déterminé de respirations à prendre, et qu'ainsi plus lentement il respire plus longtemps il vit. Shakespear, *Dict.*, p. 365.

[2] Village près de Firozabad, province d'Agra. Carey, *Map of Hindoostan*.

[3] De là peut-être le proverbe *Schah Madar frappe le faible*, pour exprimer quelqu'un qui tyrannise ceux qui ne peuvent lui résister, mais qui n'ose pas attaquer ceux qui sont plus forts que lui. Roebuck, *Oriental proverbs*, II, 96.

[4] L'enthousiasme envers Madar le fait considérer comme tel.

Valentia l'a insérée dans ses *Voyages*, tom. I, pag. 477 ; mais elle n'a pas été traduite dans l'édition française de cet ouvrage. Cette notice paraît exacte quant au fond, si l'on a soin de faire la part de l'enthousiasme qui a dirigé la plume de l'écrivain. Elle coïncide, pour la généalogie et le lieu de naissance, avec le *Fatiha* de ce saint, fatiha qu'on récite sur son tombeau et qui est conçu en ces termes :

« Par l'âme pure du pivot[1] des contemplatifs et des spi-
» ritualistes : le foyer des lumières et des plaisirs célestes ;
» le centre des bienheureux *pirs ;* à savoir le *pir Badi'-*
» *uddin Zindah Schah Madar,* (que Dieu sanctifie son pré-
» cieux tombeau) ; par l'âme pure de son père *Ali Halabi*[2]
» et de sa mère *Bibi Khâs ulmulûk*[3], connue sous le nom
» de *Bibi Hazira* (je demande à Dieu une telle grâce).

» Le fidèle lira à cette intention le premier chapitre du
» Coran, une fois : le cent-douzième, trois-fois ; et la prière
» *Durud*, trois fois. »

Les mille quatre cent quarante-deux enfants sont, sans nul doute, des enfants spirituels ou des disciples ; cela ne peut faire de difficulté. Quant à la prétendue longévité de Madar, qui, selon son biographe, fut de quatre siècles, elle tient à l'idée dont il a été question sur l'art de retenir son haleine, et à ce que, l'époque de sa naissance n'étant pas connue, on s'est plu à l'éloigner de l'époque de sa mort qui est la seule certaine, car on aime à trouver dans les saints personnages des perfections qui ne sont pas dans

[1] *Maddr.* L'auteur joue sur ce mot, qui est le nom propre du saint dont il s'agit, et qui signifie *pivôt*, *foyer*, *centre*, etc.

[2] Le texte porte *chalabi*, mais je pense que c'est une erreur et qu'il faut lire *halabi* ou d'Alep.

[3] A la lettre, *la familière des rois.*

les autres hommes. Il sera plus loin question d'un autre saint qui a vécu, à ce qu'on dit, plus de trois cents ans.

Je dois actuellement entretenir le lecteur de la fête établie en l'honneur de Madar ; voici en quels termes en parle Jawan[1].

« Les gens du peuple, et surtout les femmes, donnent » ordinairement le nom de *Madar* à la lune de *Jumazi I^er^*. » Or, Madar est le surnom du saint désigné par les gens » distingués sous le titre honorifique de *Badi'-uddin,* mais » plus connu sous le nom de *Madar*. On se sert aussi de » piques pour cette solennité. Ceux qui veulent prendre » part à la fête en plantent dans leurs villes respectives ; » cependant des musiciens se présentent battant une sorte » de grand tambour (*dhol*), tandis que des fakirs dansent » en criant : *ô Madar ;* bien plus, ils traversent, en chan- » tant les louanges de ce saint célèbre, des feux allumés » exprès.

» Le tombeau de Madar est à Makan-pur. Le 17 de Ju- » mazi 1^er^, jour fixé pour la fête de ce saint, ses dévots s'y » rendent des lieux les plus éloignés. Une foule immense » remplit le village ; des piques sont dressées de tous côtés, » et, dans la nuit, une immense quantité de lampes et de » lanternes dissipent l'obscurité. Ensuite on transporte » toutes les piques au tombeau de *Madar*, où chacun vient » pour demander une grâce ou pour exprimer un vœu. »

Dans la citation qui précède, nous voyons un nouvel exemple de l'adoption des cérémonies et des usages indiens dans le culte musulman. Cette course à travers le feu est évidemment empruntée aux Hindous chez qui il y a même une fête dont le rit principal consiste à traverser cet élément

[1] *Bârah Maça*, p. 33.

qu'ils ont déifié sous le nom d'*Agni;* cet acte se nomme *dhammâl*[1].

« Le tombeau de *Madar* est placé au milieu d'un grand » édifice carré à chaque face duquel il y a une fenêtre qu'on » ouvre de temps en temps. Il est de la forme ordinaire » et couvert d'une étoffe d'or. Au-dessus est un dais de » même étoffe qui est parfumé avec profusion d'essence de » roses[2]. »

Une pierre est, dit-on, suspendue sur cette tombe par des moyens inconnus. De là le proverbe : « Pour une rangée » de briques, il faut le souffle de Madar[3], » pour indiquer quelqu'un qui entreprend quelque chose d'extraordinaire sans faire attention à son incapacité.

Afsos entre dans plus de détails que Jawan. « C'est, » dit-il, à Makan-pur, village du district de Canoje que se » trouve la châsse du saïd Badî'-uddin, connu sous le nom » de Schah Madar. Ce personnage est généralement très- » vénéré, surtout par les gens du bas peuple ; car les faquirs » qui appartiennent à sa lignée religieuse peuvent être » rangés aussi dans cette classe, attendu qu'ils sont pour » la plupart fort ignorants. Du reste, les faquirs nommés » *azâd* « indépendants[4] » assurent que cette descendance » spirituelle n'est pas bien établie. Quoi qu'il en soit, les » stupides dévots à ce saint ont adopté la couleur noire » comme signe distinctif. Ayant donc attaché à des piques » dorées des drapeaux noirs, ils parcourent souvent les

[1] Shakespear, *Dict.*, p. 427.

[2] *Voyages de Valentia*, trad. franç., I, 285.

[3] Roebuck, *Oriental proverbs*, part. II, p. 219. Voyez plus loin l'explication de cette expression.

[4] Ils se rasent la barbe, les sourcils et les cils, et font vœu de chasteté. Shakespear, *Dict.*, p. 38.

» rues des villes munis de ces étendards et faisant un grand » bruit. Cette procession tumultueuse a surtout lieu dans » le mois de Jumazi 1^er^. Chaque année, à cette époque, » une quantité considérable d'hommes et de femmes, gé- » néralement des classes inférieures, se rendent des lieux » les plus éloignés au village de Makan-pur. Ayant à leur » tête des faquirs de l'ordre de Madar, les pèlerins marchent » en corps portant la plupart des étendards tels que nous » venons de les décrire, et quelques-uns jouant de l'instru- » ment nommé *rabâb*[1]. On nomme cette procession *charî*[2]; » ce qui indique qu'on y porte des piques, et on lui donne » aussi la dénomination générique de *mednî*[3]. Les pèlerins » restent pendant plusieurs jours auprès du tombeau du » saint, occupés à présenter leurs vœux et leurs oblations; » et lorsque le 17 du mois est passé, ils retournent dans » leurs pays respectifs.

» L'usage d'aller en pèlerinage à Makan-pur est assez » ancien; mais on ignore complétement quel est celui qui » l'a établi. Toutefois il est à présumer qu'il est dû à des » gens ignorants et de basse condition, comme l'indique la » foule méprisable qui s'y rend et qui s'imagine que ce » pèlerinage est préférable à celui de la Mecque. Au sur- » plus, on ne peut, par tout ceci, se former une opinion

[1] Sorte de violon, d'où dérive le nom de *rabâbiyah* qu'on donne en Barbarie aux femmes qui dansent au son de cet instrument. De ce mot les habitants des ports de la Méditerranée ont fait *rababeou*, *rababelle*, « extravagant, extravagante. »

[2] Nom de l'espèce de *pique* qu'on porte à la procession des dévots de schah *Madar* et dans d'autres processions analogues. De là ce mot indique cette procession même. Ces piques se nomment aussi *jhanda* et cette procession *Madar Jhanda*. *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

[3] Corps de pèlerins allant visiter le tombeau d'un saint. Voyez les *Observations préliminaires*.

» motivée sur la sainteté vraie ou fausse de Madar. Le cazi » *Nur-ullah Sosatri* le place parmi les *Schiites* ou *Ima-* » *miens*[1], dans son ouvrage intitulé *majâlis ulmuminîn*[2]; » mais Dieu seul sait au juste ce qui en est[3].

Comme on le voit dans la notice qui précède, Madar est le patron d'un ordre de faquirs qui portent le nom de *Madâriyah* ou *Madar panthi* « sectateurs de Madâr, » et même de *Dafâli* « tambourineurs[4]. » Ces derviches ont plusieurs traits de ressemblance avec les *Sanniaci* hindous. Comme eux ils vont presque nus en toute saison, et ont leurs cheveux tressés; ils se frottent le corps avec de la cendre de bouse de vache, et portent des chaînes de fer autour de leurs reins et à leur cou[5]. H. H. Wilson assure qu'ils sont sunnites[6]; la couleur noire qu'ils ont adoptée pour leurs drapeaux en est effectivement une preuve; car le noir est la couleur des sunnites, tandis que le vert est celle des *Imamiens* ou *Schiites*[7]. Toutefois, Madar descendait d'Huçaïn, ce qui paraît prouver qu'il était *Schiite*, et en effet, Afsos nous apprend qu'il a été considéré comme tel dans un ouvrage qu'il cite. Selon le même Wilson, la principale pratique des Madariens consiste à faire usage du *Bang* (liqueur enivrante tirée des feuilles de chanvre qu'on nomme *warac khiyâl* « feuille d'imagination » ou de l'ex-

[1] L'auteur de cette notice était de cette secte. Voyez les *Observations préliminaires.*

[2] *Assemblées des croyants.*

[3] *Ardisch-i mahfil,* p. 76.

[4] Parce qu'ils se servent de l'instrument nommé *dafla* dans leurs cérémonies religieuses (*Obs. on the Mus. of India*, II, 318).

[5] *Asiatic Journal*, N. S. IV, 76.

[6] *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

[7] *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75. — De Sacy, *Chrestomathie ar.*, tom. I, p. 49, nouvelle édition.

sudation de ses fleurs), dans l'espoir de se procurer des visions. Selon lui, tout en admettant la mission divine de Mahomet, les Madariens n'ont pas une grande vénération pour son titre de prophète et montrent peu de respect envers ses institutions. D'après leurs légendes, Mahomet n'a eu d'accès au paradis que par la vertu des mots *Dam Madar*, « le souffle de Madar, » qui est la devise de la secte et à laquelle la tradition attribue plusieurs effets miraculeux. Ces mots *Dam Madar* sont aussi une sorte de cri de guerre parmi les musulmans, souvent employé par les soldats au moment de l'attaque[1].

Mois de Jumazi 2e.

FÊTE DE MUÏN-UDDIN CHISCHTI[2].

Ce saint est un des plus célèbres de l'Inde musulmane, et son tombeau est encore aujourd'hui constamment entouré d'une foule de pèlerins, même hindous. Quelques-uns poussent le fanatisme jusqu'à prendre une pierre ou une brique de l'édifice. Ils emportent ce débris et le placent dans leur maison, qui devient ainsi à son tour un lieu de pèlerinage par suite de la possession de cette précieuse relique. Mahaji et Daulat Rao sindia, quoique Hindous et fidèles observateurs du culte brahmanique, firent de riches présents au tombeau de ce saint, ainsi qu'aux prêtres musulmans ou *Pir-Zâda*[3] qui y étaient attachés[4].

[1] *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75; *Asiatic Researches*, t. XVI, p. 135.

[2] Ce saint est probablement le même que M. E. Sicé (*Lois musulmanes*, p. 18) nommé Schâh-ulhamid Kaderwalî et de la mort duquel on célèbre à Pondichéry l'anniversaire le 10 de Jumazi 2e.

[3] A la lettre, fils de *pir*.

[4] Hamilton, *East-India Gazett.*, t. I, p. 28.

« Le mois de Jumazi 2e dit Jawan[1], est ordinairement » nommé par les gens sans instruction *Khaja Muïn-uddin,* » du nom d'un saint musulman très-célèbre, le Khaja » *Muïn-uddin Chischti*, qui mourut en ce mois. Le tombeau » de ce personnage distingué est à Ajmir. C'est là que, sui- » vant ce que j'ai entendu dire, les arcs des rois se tendent » d'eux-mêmes. La cérémonie des piques a également lieu » pour ce saint; partout chacun s'empresse de les disposer. » On se fait surtout un devoir d'aller à cette époque en » pèlerinage à Ajmir, et si on ne peut s'y rendre, on dresse » au moins des piques. »

Laissons parler actuellement Afsos[2].

« Le Khaja *Muïn-uddin Chischti*, dit-il, l'essence des » contemplatifs, était fils de *Gaiyâs-uddin Chischti* et de la » race d'Huçain, et par conséquent saïyid. Il naquit dans » le *Sejestan* en 537 de l'hégire (1142-43). Quand il fut » âgé de quinze ans, il eut le malheur de perdre son père; » mais le spiritualiste Ibrahim Candûzi le prit en amitié, » lui fit sentir l'importance de la doctrine spirituelle et le » détermina à chercher le chemin de la contemplation. Il » ne tarda pas à se plonger dans la dévotion la plus fer- » vente et les pratiques d'austérité les plus rudes. A vingt » ans il retira des avantages religieux de la société du » Schaïkh *Abd-ulcâdir Guilâni*[3]. Ensuite, comme le sultan » *Schihab-uddin Guri* conquit l'Hindoustan et vint à

[1] *Bârah Maça*, p. 38.

[2] *Arâisch-i mahfil*, p. 150.

[3] C'est-à-dire de la province de Guilan en persan, d'où se forme *guilâni*. En arabe cette province se nomme *Jilân*, d'où dérive *jilâni* qui est synonyme du premier mot. Voyez dans la seconde partie de ce mémoire l'article consacré au saint personnage dont il s'agit.

» Dehli, alors *Muïn-uddin*, résolu de vivre dans la re-
» traite, se retira à *Ajmir* où un très-grand nombre de
» personnes parvinrent, en suivant ses avis, à leur but
» spirituel. Il y mourut le samedi 6 rajab 636 (12 février
» 1239), après avoir vécu quatre-vingt-dix-sept ans so-
» laires. Son tombeau se voit encore aujourd'hui dans cette
» ville sur le bord du *Jahlara*, où il attire habituellement
» un grand nombre de pèlerins. Tous les souverains qui
» ont régné sur l'Inde, depuis la mort de ce grand person-
» nage, n'ont pas manqué de déposer des oblations sur ce
» tombeau vénéré. On peut citer en particulier *Jalal-uddin*
» *Mohammed Akbar*[1], monarque extrêmement religieux,
» qui alla plusieurs fois à pied d'Agra à Ajmir visiter le
» tombeau de ce saint et celui du saïyid Huçaïn Machhadi,
» surnommé *Khing sawâr*[2]. Ce dernier était sans doute
» Schiite, et Muïn-uddin l'était aussi, très-probablement,
» ainsi que le donnent à entendre quelques vers qui restent
» de lui, vers où respire l'amour du saint *amir Ali*. »

Le pèlerinage d'*Akbar* avait un motif que n'indique pas *Afsos*, mais que les mémoires de *Jahanguir* (sultan Salim) nous découvrent. « Jusqu'à ce que mon père eut atteint
» l'âge de vingt-huit ans, y est-il dit, il n'avait eu aucun
» enfant qui eût survécu à sa naissance au delà d'une heure
» astronomique ; et cette circonstance était pour lui le sujet

[1] L'auteur veut parler ici du grand Akbar, que le Père Catrou, dans son *Histoire du Mogol*, nous représente presque comme chrétien. Suivant cet écrivain, Akbar ne croyait pas à sa religion, et protégeait ouvertement le christianisme ; il avait fait élever dans son palais une statue à la Sainte Vierge, etc. Je crois qu'en général il faut recevoir avec défiance les assertions du P. Catrou, qui paraît avoir eu pour but principal, en écrivant son ouvrage, de donner de l'importance aux travaux apostoliques des Pères Jésuites dans l'empire du Mogol.

[2] C'est-à-dire *monté sur un cheval gris*.

» d'une profonde affliction. Aussi offrait-il au trône de la » toute-puissance de nombreuses et instantes supplications » afin d'obtenir à cet égard l'objet de ses vœux. Tandis » qu'il languissait dans cet état d'anxiété, un de ses amirs, » qui connaissait le respect sans bornes qu'il portait aux » derviches, et la confiance qu'il avait dans l'influence des » hommes de cette classe, lui dit un jour que, près de la » sépulture du respectable Muïn-uddin Chischti à Ajmir, » résidait un *Pir* ou saint reclus, distingué par la pureté » de sa vie et de ses mœurs, en quoi, disait cet amir, il » n'avait pas son égal, non-seulement dans l'Inde, mais » dans le monde entier. Dans la chaleur de son zèle et de » son espoir, mon père déclara que, si la Providence lui » accordait un enfant qui survécût, il ferait à pied tout le » chemin qu'il y a de la capitale, c'est-à-dire d'Agra à » Ajmir, distance qui n'est pas moins de cent quarante *cos*, » dans la seule vue d'aller porter ses vœux et ses offrandes » au tombeau du saint personnage. Comme la résolution » de mon père partait d'un cœur sincère, six mois préci- » sément après la mort du dernier de mes frères morts » enfants, le vendredi 17 de rabi 1^er^ de l'an 978 de l'hégire » (18 août 1570), le Très-Haut fit entrer sur la scène de » l'existence l'humble auteur de ce récit.

» Fidèle à ses engagements, mon père, dont le séjour » est à présent dans les demeures célestes, accompagné » de quelques-uns des amirs les plus considérables de sa » cour, partit d'Agra ; et faisant route à pied à raison de » cinq *kos* par jour, il se présenta lui-même, à son arrivée » à Ajmir, devant la tombe qui renferme les restes de » Muïn-uddin. Quand il se fut acquitté de ses dévotions, » il se mit sur-le-champ en devoir d'aller trouver le der- » viche à la piété et aux mérites duquel il était redevable

» d'avoir obtenu l'objet de ses ardentes supplications. Le » pieux reclus se nommait *Schaïkh Salîm;* et mon père » s'étant rendu à sa demeure me mit entre ses bras, le » suppliant de prier Dieu pour la conservation de ce cher » enfant..... « *Puisque vous avez remis cet enfant entre* » *mes bras*, dit le derviche, je le nomme *Muhammed* » *Salîm.* » Mon père, acceptant ces témoignages d'intérêt » de la part du derviche, comme d'heureux augures » très-favorables à ses espérances, retourna à sa capitale, » d'où il continua à entretenir ensuite, durant l'espace de » quatorze ans, une correspondance et des rapports très- » intimes avec ce saint reclus[1]. »

Le lieu où résidait *Schâh Salim* était un village nommé *Sikri*, devenu depuis ce temps une ville appelée *Fath-pur-Sikrî*[2]. Sur le rocher le plus élevé des montagnes qui l'environnent, on voit encore le tombeau du saint au centre d'une place entourée d'arcades majestueuses[3].

Les membres de la lignée à la tête de laquelle est placé Muïn-uddin se nomment Chischtiyah. On en trouve surtout en Afganistan et au Penjab. Salim Chischti appartient à cette même lignée, ainsi que plusieurs autres personnages renommés par leur sainteté; parmi lesquels on distingue le Saïyid Schâh *Zuhûr*, sur qui on trouvera une notice dans la deuxième partie de ce mémoire.

[1] J'ai emprunté ces lignes à l'article que l'illustre orientaliste de Sacy a donné sur la traduction anglaise des Mémoires de Jahanguir par D. Price. — *Journal des Savants*, 1830, p. 362 et suivantes.

[2] « Sikri, dit Afsos, était un village à 12 kos d'Agra. Akbar y bâtit un » château de pierres, par l'ordre du schaïk Salim Chichti, et aussi différents beaux édifices, monastères et mosquées. Ensuite lui ayant donné » le nom de *Fath-pur* (ville de la victoire), il en fit sa capitale (c'est-à-» dire le lieu de sa résidence)... » *Arâïsch-i mahfil*, p. 74.

[3] Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 553.

A l'exemple d'Akbar, le célèbre Haïder appela son second fils *Tippou*[1] *sultan,* du nom d'un *pir* vénéré dans le Carnatic et pour qui il avait une dévotion particulière[2].

Mois de Rajab.

JEUNE SURÉROGATOIRE.

« Les musulmans parlent beaucoup de l'excellence du » mois de *Rajab.* Ceux d'entre eux qui observent le jeûne » de trois mois, le commencent à l'apparition de la nou- » velle lune de celui-ci. De ce que ce jeûne a été observé » mille fois dans le monde musulman, on le nomme *Hazâri*[3]. » Comme il est très-méritoire, beaucoup de gens l'accom- » plissent exactement. Pendant ce temps, la plupart des » fidèles font chaque vendredi des distributions de riz pré- » paré de différentes manières et placé sur des plats de bois. » Les oblations se font au nom du Saïyid *Jalâl Bukharî,* » saint très-célèbre dans les horizons[4]. »

Les anciens Arabes considéraient aussi ce mois comme sacré et le consacraient au jeûne. Il était défendu de faire la guerre durant son cours, aussi bien qu'en *Moharram*, *Zi-cada* et *Zi-hijja*[5]. Les trois mois du jeûne surérogatoire

[1] *Tippu* signifie *tigre* en langue canara, ou peut-être lion ; car en hindoustani on confond un peu ces deux animaux. *Scher* en effet signifie *tigre* et *lion*, et s'emploie dans ce dernier sens comme nom propre, aussi bien que *singh* qui ne signifie que *lion.*

[2] Le tombeau de ce saint personnage élevé à Arcate est actuellement même un lieu fréquenté de pèlerinage. Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 271.

[3] De *hazâr*, mille.

[4] *Bârah Maça*, p. 59.

[5] Sale, « Observations historiques et critiques sur le Mahométisme. »

sont *Rajab, Scha'bân* et *Ramazân*. Ce jeûne dure jusqu'au 7 de *Schawâl:* les sept derniers jours se nomment blancs. On rompt néanmoins le jeûne le 1er *Schawâl*, jour du *'Id-fitr* dont il sera parlé plus loin.

Les musulmans de l'Inde jeûnent aussi le 10 de Muharram, dont il a déjà été question, et même le 10 de *Zi-hijja,* qui est le jour de la fête nommée *'Id-dahâ* ou *'Id-curbân;* quoiqu'on lise dans M. d'Ohsson[1] que le jeûne est interdit ce jour-là.

Le Saïyid Jalâl ou pour mieux dire Jalâl-uddin Bukhârî, qui a aussi le titre de schaïkh, était fils de Mahmoud et petit-fils de Jalâl. On le nomme *le seigneur des créatures Makhdûma-i jahâniyân.* Afsos nous apprend[2] qu'il naquit dans la nuit nommée *Barât*, qui est consacrée à la mémoire des morts[3], c'est-à-dire le 14 schaban 707 de l'hégire (8 février 1307). Quoiqu'il fût disciple de son père qui était lui-même un saint personnage, et qu'il ait été son successeur spirituel, toutefois il retira de très-grands avantages religieux du schaïkh Rukn-uddin Abou'lfath Surhawardi[4]. Etant venu à Delhi, il profita aussi des instructions du schaïkh Nacir-uddin, surnommé *lampe de Dehli*[5]. Il mourut un mercredi, jour du *'Id-curban*[6] de l'année 775 (24 mai 1374). Il est enseveli à Utch, ville de Multan[7].

Les faquirs nommés *Jalâliya*[8] et *Malang*, sont les disciples ou sectateurs de Jalâl Bukhâri. Les seconds vont

[1] *Tableau de l'empire ottoman*, t. III, p. 10, éd. in-8°.
[2] *Ardïsch-i mahfil*, p. 166.
[3] Voyez l'article suivant.
[4] Il sera parlé de ce saint personnage à l'article sur Zakaria.
[5] Voyez l'article sur Nizam-uddin.
[6] Voyez l'article sur le mois de *Zi-hijja.*
[7] *Ardïsch-i mahfil*, p. 166.
[8] Shakespear, *Dict.*, p. 209.

tout nus, s'il faut en croire l'auteur du *Khulâçat ut-tawarîkh*.

Mois de Scha'bân [1].

SCHAB-I BARAT OU FÊTE DES TRÉPASSÉS [2].

« Une grande fête des musulmans a lieu le 14 du mois » de *Scha'ban*, on la nomme *Schab-i barât* ou *nuit de la* » *délivrance*. En ce jour solennel, les fidèles s'étant réunis, » font, au nom de tous ceux dont le séjour est le royaume » de l'éternité, des oblations considérées comme invio- » lables [3]; elles consistent en pains, en *Halwa* [4] et en » vases pleins d'eau [5]. »

Concurremment avec ces oblations, on allume des lampes et on récite le *Fatiha* suivant, nommé *Fatiha des lampes* (*Fâtiha chirâgân*) :

« O notre Dieu, par les mérites de la lumière de l'apos- » tolat, N. S. Mahomet, fais que les lampes que nous tenons » allumées en cette sainte nuit soient pour les trépassés » un gage de la lumière éternelle que nous te prions de » faire luire sur eux. O notre Dieu, daigne les admettre » dans le séjour de l'inaltérable félicité.

[1] On nomme ce mois *Dûdh ka mahina*, « mois du lait, » parce que les offrandes aux morts consistent généralement en lait. Shakespear, *Hind. Dict.*; Mr Mir Hasan Ali, *Observ. on the Musulm. of India*, I, 300.

[2] Cette fête qui précède le ramazan de quinze jours est aussi célébrée en Turquie et on l'y nomme *Candil guïjéci*, « la nuit des lumières. »

[3] *Achâtâ* qu'on ne doit pas toucher : épithète consacrée aux comestibles offerts aux trépassés.

[4] Sorte de pâtisserie douce, faite avec de la farine, du *ghî* (beurre clarifié) et du sucre.

[5] *Barah Maça*, p. 65.

» Le fidèle dira dans cette intention la première et la » cent deuxième surate du Coran[1]. »

Le *Fatiha* ordinaire pour les trépassés diffère de celui-ci, en voici la traduction :

« Par les mérites du prophète saint et intègre Moham- » med Mustafa (que Dieu lui soit propice et lui accorde le » salut), par son nom pur et son esprit éclairé qui remet » les fautes, et par l'âme pure du défunt N., que Dieu » daigne faire luire sur son tombeau le jour de sa miséri- » corde et de sa faveur ; qu'il daigne arroser de la pluie de » sa grâce la terre qui couvre son corps, et lui accorder le » paradis pour demeure. Et que le mérite de cette oblation » s'applique aussi à ceux qui ont quelque droit à la protec- » tion de N. ; par les âmes pures de tous les trépassés qui ont » vivifié leurs mérites par l'espoir en Dieu, et de tous ceux » en un mot qui ont vécu et sont morts dans le sein de » l'islamisme.

» Dire la première et la cent deuxième surate du Co- » ran[2]. »

Cette fête est aussi célébrée en Perse ; voici comment en parle le célèbre voyageur protestant Chardin[3] :

« Les Persans disent que cette nuit-là Dieu délivre, par » l'intercession de Mohammed et d'Ali, grand nombre » d'âmes de gens de leur religion hors de l'enfer[4], les en » faisant tirer par l'ange Gabriel... Ils enseignent qu'il y » a un grand mérite à aller ce jour-là prier sur les sépul- » cres des morts et à faire beaucoup d'aumônes. Cette fête » est une des mieux observées. Elle dure trois jours, qu'ils

[1] *Hidayat ul-islam*, p. 272.

[2] *Hidayat ul-islam*, p. 272.

[3] Tome IX, p. 140, édition de Langlès.

[4] Ou plutôt de ce qu'on peut appeler *le purgatoire*.

» appellent jours de *charité et de bonnes œuvres*.... La dé-
» votion consiste à s'asseoir sur les sépulcres, à parler
» chacun à ses parents et à ses bons amis trépassés, à les
» appeler, à se lamenter, à prier, et puis on fume et après
» on mange ce que chacun a apporté, fruits, gâteaux et
» confitures, dont on fait part largement aux pauvres gens,
» à l'intention des morts..... »

Mois de Ramazan.

JEUNE.

« Le mois de Ramazan est par la bonté du Très-Haut
» celui du jeûne musulman. Les fidèles heureux et contents
» observent scrupuleusement ce jeûne depuis l'apparition
» de la nouvelle lune jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par
» une autre. Les gens à qui Dieu donne l'aisance en partage
» ne manquent pas de tenir chaque jour une petite colla-
» tion toute prête pour le moment de la rupture du jeûne :
» elle consiste en sorbets composés de sucre et d'eau de
» rose ou de saule d'Egypte[1], avec des amandes, des pis-
» taches et des dattes coupées par morceaux, ou en d'au-
» tres mets légers préparés avec du lait. Ils font d'abord
» cette collation et prennent ensuite leur repas ; puis ils se
» livrent au repos ; mais ils ont soin de se lever à la der-

[1] *Bed muschk.* Voyez dans l'ouvrage intitulé : *les Oiseaux et les Fleurs*, la note p. 142 et suivantes, où j'ai expliqué ce qu'il faut entendre par *bân*, synonyme de *bed muschk*. Je renvoie avec d'autant plus de confiance à cette note, qu'elle a eu l'approbation des principaux orientalistes de l'Europe et notamment de Silvestre de Sacy. Voy. sa *Chrest. arabe*, nouvelle édition, t. I, p. 258.

» nière heure de la nuit pour prendre encore quelques » aliments[1]. »

COMMÉMORATION DE LA MORT D'ALI.

« Le 21 de ce mois est le jour de la commémoration du » martyre du grand Ali, qui fut le successeur[2] et le frère » (cousin germain) du Prophète. Tous ceux qui veulent » rendre un hommage lugubre à cet élu de Dieu, se réu- » nissent en assemblée pour entendre la lecture du récit[3] » circonstancié de cet événement malheureux, et chanter » l'hymne funèbre destiné à en conserver la mémoire. Un » profond recueillement préside à la réunion ; des larmes » abondantes coulent de tous les yeux, de froids[4] soupirs » s'exhalent de tous les cœurs[5]. »

Mois de Schawâl.

ID FITR.

« Dans tout le monde musulman, le 1[er] du mois de *Scha-* » *wâl* est consacré à célébrer l'*Id fitr* ou fête de la rupture » du jeûne nommée aussi spécialement *'Id* (fête). Après » avoir exécuté, pleins de contentement, la prière nommée

[1] *Barah Maça*, p. 74.

[2] On sait que les Schiites ou Imamiens considèrent les trois premiers khalifes comme illégitimes. L'auteur, qui est de cette secte, parle conformément à ces principes.

[3] Le même peut-être qui se trouve dans le *Gul-i magfirat*, p. 47 et suivantes, et que je ne donne pas ici, parce que les détails qu'on y lit sont dans d'Herbelot et ailleurs. La même fête se célèbre en Perse. Voy. *Chardin*, t. IX, p. 208.

[4] On a déjà vu cette expression.

[5] *Barah Maça*, p. 74.

» *Dogâna*[1], les fidèles s'adressent mutuellement des féli-
» citations[2], et, se réunissant dans des assemblées bril-
» lantes, ils se livrent à la joie et à l'allégresse. Chacun
» fait et reçoit des visites ; mais on ne va offrir ses congra-
» tulations aux personnes élevées en dignité que muni de
» présents[3], et celles-ci, en échange de ce qu'on leur offre,
» donnent un vêtement d'honneur ou font quelque autre
» cadeau. C'est ainsi que la journée se passe[4]. »

Il est inutile de donner plus de détails sur cette fête, qui se trouve longuement et exactement décrite dans le tableau de l'empire ottoman de M. d'Ohsson[5] et dans plusieurs autres ouvrages.

Mois de Zi-cada.

« Il n'y a point de fête en ce mois[6] ; de là il est nommé
» *Vide* (*Khâlî*) et considéré comme malheureux. Aussi les
» musulmans ne se marient-ils jamais en ce mois et ne
» contractent aucun autre engagement pendant sa durée[7]. »

Mois de Zi-hijja.

ID COURBAN.

« Dans le mois de Zî-hijja ou de pélerinage, les musul-

[1] Prière où l'on fait deux inclinations de corps.

[2] A peu près comme à Pâques dans plusieurs contrées chrétiennes.

[3] On ne se présente dans l'Inde, devant un supérieur, qu'une offrande à la main ; toutefois cet usage a été aboli pour l'Inde britannique. *Asiatic Journal*, t. XXVIII, p. 631.

[4] *Barah Maça*, p. 79.

[5] Sous le nom de *beyram*, qui en turc signifie *fête*, comme *'id* en arabe.

[6] Chardin place par erreur l'*id-curban* le 10 de ce mois, erreur que feu M. Langlès n'a pas eu soin de relever. Voyez les *Voyages de Chardin*, t. IX, p. 7 et ailleurs.

[7] *Barah Maça*, p. 85.

» mans ayant pris l'*Ihrâm* ou manteau pénitentiel[1], font » religieusement le tour de la *Ka'aba*. Ceux qui ne peuvent » avoir le bonheur d'exécuter ces saintes cérémonies, doi- » vent, du moins, prendre part à la fête nommée *'îd curbân* » (fête du sacrifice), qui se célèbre le 10 de ce mois[2], en » immolant dévotement une victime. Cette grande fête se » distingue par la joie pure et la gaieté franche qui y pré- » sident. Nulle n'est plus agréable à Dieu[3]. »

Il est tout à fait superflu de s'étendre sur cette fête qui est commune à tout le monde musulman. M. d'Ohsson et différents écrivains l'ont décrite avec exactitude. Toutefois il est essentiel de faire observer qu'il y a dans l'Inde un lieu particulier[4], attenant aux mosquées, destiné à la célébration de l'*'îd*. C'est une sorte de chapelle sans toit, avec de petits minarets et un autel. Ce lieu, qu'il ne faut pas confondre avec l'*imâm-bârâ*, dont il a été question à l'occasion de la fête de Muharram, se nomme *curbân-gâh*, *lieu du sacrifice*, ou *'îd-gah*, « lieu de l'id, » place où l'on célèbre la solennité nommée par antonomase, *'îd*, « fête[5] ».

ID GADIR.

« Il y a encore, le 18 du mois de *zi-hijja*, une autre » grande fête, mais qui est seulement célébrée par les » Imamiens. Je veux parler de l'*'îd-gadîr*[6]; auguste solen-

[1] Voyez sur ce vêtement mon *Exposition de la foi musulmane*, p. 81.

[2] C'est la fête que les Turcs nomment *Curbân-beïrâm*.

[3] *Barah Maça*, p. 89.

[4] Le même qu'on nomme Minhar en arabe, et qui paraît différent du *Muçalla* place en plein air, où le peuple se réunit pour faire la prière en certaines occasions. S. de Sacy, *Chr. arabe*, t. I, p. 192.

[5] Shakespear, *Dict.*, p. 601; Rousseau, *Dict.*, p. 90. Hamilton, *East India Gazetteer*, t. II, p. 723.

[6] Ou *fête de l'étang*.

» nité dont l'esprit se souviendra toujours volontiers, dont » l'oreille entendra toujours avec plaisir l'heureuse men- » tion. Tout le monde ne forme qu'une seule langue pour » vanter l'excellence de cette fête établie en commémora- » tion de la déclaration expresse que fit en ce jour Maho- » met, par l'ordre de Dieu, qu'Ali, l'émir des croyants, le » roi de la sainteté, devait être son successeur[1]; comme le » lieu où cet événement se passa se nomme *gadîr khum*[2], » le nom de *gadir* a été donné à cette fête. Quiconque se » réjouira en ce jour méritera de placer les pieds dans le » royaume de l'Eternité[3]. »

Six des fêtes que je viens de décrire sont reconnues par le gouvernement britannique, c'est à savoir: le *Schâb barat,* le *'Id*, le *Bacr-'id*, la fête de *Muharram*, l'*Akhir chârschamba* et le *Bârwîn wafât.*

FÊTES SOLAIRES.

Mois de Jeth (mai-juin).

FÊTE DE SALAR MAÇUD GAZI.

« Les tombeaux de Rajab Sâlâr et de Sâlâr Maç'ûd sur-

[1] *Wacî-i mustafâ*, c'est-à-dire *héritier ou mandataire de Mahomet*, expression qui est un des titres d'Ali. Voyez la *Bibliothèque Orientale*, au mot Ali.

[2] Lieu de station pour les caravanes, à moitié chemin de la Mecque à Médine, où se trouvent de petites fosses presque toujours pleines d'eau. *Chrest. arabe* de S. de Sacy, t. I, p. 193. — La même fête se célèbre chez les Persans. Voyez les *Voyages de Chardin*, édit. de Langlès, t. VI, . 310.

Barah Maça, p. 89.

» nommé *Gâzî*[1], c'est-à-dire le *guerrier*, sont à Bahraïch[2].
» On dit que Rajab Salar était frère du sultan pathan de
» Dehli Taglic Schah[3]; mais il y a dissentiment quant à ce
» qui concerne Salâr Maçud Gâzî. Les uns disent qu'il était
» saïyid ou descendant de Mahomet par Huçain, et qu'in-
» dépendamment de cela, il était neveu du sultan Mah-
» moud le Gaznevide. D'autres disent qu'il était Pathan
» (ou Afgan). Quoi qu'il en soit, il souffrit le martyre[4], et
» son tombeau[5] est un lieu où se rend par dévotion une
» quantité innombrable de peuple. Une fois l'an surtout,
» des pèlerins y viennent en corps des lieux les plus éloi-
» gnés. Quelques-uns d'eux, ordinairement des marchands
» de rang inférieur, sortent pour s'y rendre de leur ville ou
» village, munis de lances ornées de drapeaux rouges et
» ayant à leur tête des joueurs de tambours chantant et
» faisant résonner leurs instruments. Les dévots à ce saint
» ont soin de se rendre à son tombeau deux ou trois jours
» avant le premier dimanche de jeth (mai-juin), qui est
» celui de sa fête, ou, pour mieux dire, de ses noces. Selon
» eux, ce jour-là même fut celui du mariage de ce saint et

[1] Mirza Abu Tâlib (*Voyages*, p. 374) nomme ce saint Maç'ûd Gâzî de Gorakhpur. Gilchrist (*Hindoostanee Philology*) dit qu'il a donné son nom à la ville de Gazipur.

[2] « Ville ancienne du royaume d'Aoude, située sur les bords du Sarjou. » Elle est extrêmement vaste et importante. On voit dans ses environs » beaucoup de manguiers; de beaux jardins l'entourent de tous côtés. » *Ardïsch-i mahfil*, p. 97.

[3] Et père du sultan Firoz, roi de Dehli. Voy. l'*Ayeen Akbery*, t. II, p. 33 et 104, édit. in-8°.

[4] C'est-à-dire il fut tué en combattant les infidèles (les Hindous) à Bahraïch.

[5] Il est simplement en brique et en pierre dans une petite mosquée. Dans une mosquée voisine se trouvent des tombeaux d'autres saints personnages.

» aussi de son martyre. Il était couvert, disent-ils, des » vêtements nuptiaux, lorsqu'il fut frappé. Un individu, » de la caste des marchands d'huile, habitant de Radoli, a » soin d'envoyer chaque année au tombeau du saint un lit, » un siége et d'autres objets accessoires nécessaires pour » un mariage, persuadé que Maçud Gazi renouvelle an- » nuellement ses noces. Cet usage, qui existe depuis long- » temps dans la famille de cet homme, a encore lieu au- » jourd'hui.

» Les gens du peuple ont une grande confiance au saint » martyr dont nous parlons ; à les en croire, il place sous » la protection de Dieu ceux mêmes qui ne sont pas » exempts d'infamie.

» Autour de la chapelle qui renferme la châsse de Maçud » Gazi, il y a un certain nombre d'arbres où les fanatiques » se pendent avec des cordes, par les mains, les pieds, le » cou ou différemment, convaincus que ces vains actes » de pénitence leur feront obtenir ce qu'ils désirent. Les » hommes, toujours parmi le vulgaire, nomment ce grand » personnage *gâjnâ dulhâ*[1], et les femmes *sâlâr chinala*[2]. » La raison de ces dénominations, c'est que la femme qui » entre dans cette chapelle y tombe en défaillance et s'ima- » gine sottement que cet accident provient de ce que le » saint l'a sucée. Malédiction sur cette pensée ! Anathème » contre ce soupçon ! La vérité est qu'un grand lustre » éclaire la partie supérieure de la châsse ; que la chapelle » est très-petite et l'entrée fort étroite, et qu'il ne cesse » d'y avoir une grande presse de gens qui vont et vien-

[1] « Le bonheur du marié ; » de *gajnâ*, « être heureux ; » et de *dulha*, « nouveau marié. »

[2] « Salar le libertin. »

» nent ; aussi règne-t-il dans le tombeau une chaleur étouf-
» fante, au point que tous ceux qui y entrent sont inondés
» de sueur. Les femmes, étant plus délicates que les hom-
» mes, ne tardent pas à se trouver dans un état de fai-
» blesse tel qu'elles s'évanouissent. Tout ce qu'on raconte
» outre cela n'est que mensonge et imposture. Ce qu'il
» y a de certain, c'est que, si ni Madar[1] ni Salar n'a-
» vaient paru dans le monde, les gens du peuple qui dé-
» pensent tout ce qu'ils possèdent pour célébrer leurs
» fêtes, pourraient amasser de l'argent : que dis-je ? il
» n'est pas jusqu'aux simples marchands d'herbes et aux
» bouchers qui ne devinssent riches[2]. »

Les lignes qui précèdent établissent que Salar Maçud Gazî, autrement dit *Gâzî Miyân*[3], lequel était proche parent, c'est-à-dire neveu[4], du sultan Mahmoud, est, des deux personnages qui portent spécialement le titre de *sâlâr* (mot persan qui signifie *chef*, *capitaine*), le seul qui soit réputé saint. En effet, il y a dans le texte deux mots différents pour exprimer les tombeaux respectifs de ces deux personnages, *turbat* pour le premier et *dargâh* pour le second. Or, ce dernier mot n'est employé qu'en parlant du tombeau d'un saint, ainsi qu'on l'a vu dans les observations préliminaires, au lieu que le premier désigne les sépulcres des personnes qui ne sont point l'objet de la vénération publique, et indique par conséquent que Rajab Salar n'est pas considéré comme saint.

Afsos vient de nous donner, avec la légende la plus ac-

[1] Voyez plus haut l'article consacré à ce saint.

[2] *Arâisch-i mahfil*, p. 46, 47.

[3] *Miyân* est un titre d'honneur qui équivaut à *monsieur*. C'est aussi une expression d'amitié qui se dit à un mari, à un amant.

[4] Shakespear, *Dict.*, p. 581.

créditée sur Salâr, le motif du nom de *noce* que porte sa fête, la description des pénitences hindoues auxquelles les dévots se livrent devant le tombeau du saint, et il explique d'une manière satisfaisante les accidents qui arrivent dans la chapelle où se trouve la châsse. L'indianiste H. H. Wilson dit que cette cérémonie se nomme *Gâzì Miyân-ka Schâdî*, c'est-à-dire *le mariage de Gâzi*, et il pense que *schâdi* est ici une corruption du mot *schahâdat* « martyre[1] ». Je ne saurais admettre cette conjecture. D'abord le mot *schâdi* ne se trouve point dans les ouvrages hindoustani qui me fournissent les matériaux de ce Mémoire; mais ses synonymes *biyâh* et *'urs* qui n'ont aucun rapport avec *schahâdat*. En second lieu, cette légende n'a rien de ridicule et n'exige pas que, pour l'expliquer, on ait recours à des suppositions.

L'extrait suivant nous fera connaître plus particulièrement la fête consacrée à Salar Maçud, le plus célèbre des saints musulmans de l'Inde après Madar, dont il a déjà été question,

« Dans le mois solaire de jeth[2], un grand nombre de » musulmans plantent des bannières qu'ils nomment *lance* » *du saint* (*Pîr ka néza*), c'est-à-dire de *Sâlâr Maç'ûd* » *Gâzi*. Les gens du peuple d'entre les musulmans sont très- » dévots à cet élu de Dieu, qu'ils ont pris pour leur pa- » tron. Pleins de confiance en lui, ils répètent souvent son » nom en forme d'oraison juculatoire, ou profèrent ces » mots : *O grand saint!* Le tombeau de ce personnage cé- » lèbre est situé à Bahraïch dans le royaume d'Aoude. Le » brave Nabab Açaf ud-daula[3], perle sans prix de la nacre

[1] Voyez l'*Asiatic Journal*, t. IV, N. S., p. 75.

[2] Second mois indien, qui commence du 9 au 13 mai et finit au même temps du mois de juin.

[3] Souverain d'Aoude qui a régné de 1756 à 1775. Il a été célébré par

» du vizirat, ne manquait pas de s'y rendre à l'époque du » pélerinage, qui est en même temps celle d'une foire cé- » cèbre[1]. »

» Dès avant le jour de la fête de ce saint, fête qui porte » le nom de *noce* et que le peuple considère comme devant » être consacrée au plaisir, on plante ces sortes de ban- » nières sur le bord de la rivière, et sous chacune d'elles » on place des lampes alimentées de beurre clarifié. Quel- » ques individus fixent ces piques à leur ceinture et pa- » raissent tellement hors d'eux-mêmes qu'ils excitent l'é- » tonnement des spectateurs. L'un joint les mains avec » respect, l'autre saute de joie; l'un soupire, l'autre se » prosterne pour prier. On voit enfin mille actes différents, » mille attitudes diverses. Beaucoup de gens viennent là » pour demander à Dieu des grâces par l'intercession du » saint; et offrant des fleurs et des sucreries, ils disent : » *Que mon désir soit accompli*, tandis que des musiciens » frappant leurs cymbales, font entendre ces mots : *Celui-* » *là voit ses désirs satisfaits qui entend les chants qui célè-* » *brent Gajna dulha*[2].

» Chaque année, des piques avec des étendards verts et » rouges[3], sont donc placées, comme nous venons de le

Sauda, Haçan de Dehli et Mir Taki d'Agra, poëtes hindoustanis qui jouissent d'une très-grande réputation et dont les ouvrages ont été imprimés à Calcutta. Dans l'avant-propos de la traduction que j'ai publiée des *Conseils aux mauvais poëtes* de ce dernier écrivain, je l'ai fait mal à propos contemporain de Schâh Alam I, fils d'Aurangzeb, tandis qu'il l'était de Schâh Alam II, qui a régné de 1761 à 1806.

[1] On en a vu la description dans les *Observations préliminaires*.

[2] Voyez plus haut l'explication de ce nom, que les gens du peuple donnent au saint dont il s'agit.

[3] Le vert est la couleur des Schiites, qui célèbrent spécialement cette fête; le rouge est, comme dans le culte catholique, l'emblème du martyre.

» dire, dans une étendue de plusieurs *kos*[1] que garan-
» tissent des rayons brûlants du soleil d'élégantes bannes
» de différentes couleurs[2]. Là se tient un marché sur deux
» lignes où l'on trouve tout ce qu'on peut désirer. De jeunes
» indiennes à taille de fées, à figure de lune, s'y promènent
» dans des *manjholî* et des *rath-gârî*[3], et de nombreux
» curieux, qui n'ont d'autre but que de se divertir, rem-
» plissent les avenues. Les dévots au saint viennent à Bah-
» raïch, autant qu'ils le peuvent, à l'époque dont nous
» venons de parler. Dès le jour qui précède la fête, on en
» fait les apprêts; et au matin du premier dimanche de
» *jeth*, on se dirige vers la châsse. Ce qui est vraiment sin-
» gulier, c'est que les gens du bas peuple disposent tout
» ce qui est nécessaire pour une noce véritable, persuadés
» qu'en ce jour Salar Maçud renouvelle son mariage. De
» leur côté, les gardiens du tombeau de ce saint, ayant au
» matin placé sur un siége la *languî*[4] qui lui avait servi, la
» trempent dans de l'eau[5] qui devient par là, selon eux,
» préférable à l'eau de la vie[6]: ils distribuent ensuite cette
» eau comme une relique, et l'échangent contre l'or et

[1] Mesure de distance, dont la valeur diffère dans presque chaque province. Elle est néanmoins généralement de 42 au degré. Hamilton, *East-Ind. Gazett.*, II, 722.

[2] Voyez l'ouvrage de l'abbé Dubois, intitulé : *Mœurs et institutions de l'Inde*, tom. I, p. 208.

[3] Le *manjholî* est une petite voiture à deux roues. Le *râth gârî* est une voiture à quatre roues.

[4] Pièce d'étoffe dont les Indiens se couvrent le milieu du corps. On sait que la plupart d'entre eux n'ont que ce seul vêtement.

[5] La même chose se pratique à Constantinople pour le manteau de Mahomet. Voyez M. d'Ohsson, *Tabl. de l'Emp. ott.*, tom. II, pag. 391, édit. in-8°.

[6] Voyez sur cette eau l'ouvrage intitulé : *Les Oiseaux et les Fleurs*, p. 180, et l'article suivant.

» l'argent. Je n'y suis jamais allé; mais j'ai entendu racon-
» ter tout cela bien des fois. Cent personnes restent là, par
» dévotion, liées volontairement à des arbres. Mille boiteux,
» manchots, aveugles et lépreux demeurent auprès du mo-
» nument dans l'espoir d'être guéris. Si un ouragan[1], phé-
» nomène fréquent en ce mois, a lieu le jour de la fête, les
» dévots du saint ne manquent pas de dire que c'est lui
» qui, déployant sa gentillesse, fait balayer par un *div*[2]. »

Les pèlerins au retour de leur pèlerinage au tombeau de Saïyid Salar, mettent autour de leur cou des guirlandes de fleurs jaunes, pour indiquer qu'ils se sont livrés à cette acte de dévotion.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce saint comme plusieurs autres personnages indiens est à la fois vénéré par les musulmans et les Hindous. Les premiers parce qu'il tua, dit-on, des milliers d'Hindous et qu'il mourut pour la foi, les seconds parce qu'ils pensent que ce ne put être que par la puissance de Dieu qu'il fit ces actes de prouesse.

[1] *Andhî*, mot hindoustani, synonyme de l'arabe *tûfân* qui, dans l'Inde et surtout dans le Bengale, a le sens d'*ouragan*. Le mot *ândhî* que connaissent tous ceux qui ont entendu parler l'hindoustani ou lu quelques pages en cette langue, a bien embarrassé, je ne sais trop pourquoi, feu Langlès qui était cependant à même de le trouver facilement dans les nombreux dictionnaires hindoustanis qu'il possédait. Voici comment il s'exprime au sujet de ce mot dans une note sur le *Voyage de Hodges*, tom. II, p. 142.

« *Aoundy*, ouragan. J'ignore l'origine de ce mot sur lequel toutes mes » recherches ne m'ont procuré aucun renseignement. Je serais tenté de » croire qu'il y a erreur de la part de M. *Hodges;* car plusieurs savants » voyageurs que j'ai consultés m'ont avoué ne point connaître ce mot, et » ne se rappelaient pas l'avoir entendu prononcer dans l'Inde; peut-être » est-ce une corruption du mot français *ondée*. »

[2] *Méchant génie*, les *parî* ou fées sont les bons génies.

Le morceau qui précède est extrait du *Barah maça*, p. 29.

Mois de Bhâdon.

FÊTE DU BÉRA OU DE KHAJA KHIZR.

Khâja Khizr [1] est un personnage sur le compte duquel les opinions des orientaux varient.

Il semblerait qu'il est le même dont il est question dans le Coran, sur XVII, v. 59 et suiv., comme du serviteur de Moïse qui alla avec lui au confluent des deux mers. Toutefois, les commentateurs pensent qu'il s'agit ici de Josué, fils de Nûn. Khizr est regardé comme le protecteur des voyageurs sur mer [2]. Dans les poëmes hindustanis (dans le *Khâwar-Nâma*, par exemple), c'est Khizr qui sauve les hommes des naufrages. Il est représenté comme un vieillard, vêtu de vert, à barbe blanche, un chapelet à la main.

Comme Élie ne mourut pas mais fut enlevé dans le ciel (IV, Rois, II, 11), il est naturel que les musulmans se soient imaginés qu'il puisse être le même que Khizr [3], sous les traits duquel il aurait apparu. Les Juifs pensaient aussi qu'Élie devait se montrer encore sur la terre, car ils crurent que Jésus-Christ (Matthieu, XVI, 14), et que Jean-Baptiste (Jean, I. 3), étaient Élie [4]. On a aussi considéré

[1] Il y a une tribu de Cabul qui se nomme *Khaja khizri*. *Ayeen Akbery*, tom. II, p. 164.

[2] D'Ohsson, *Tabl. de l'Emp. ott.*, t. I, p. 187.

[3] Dans le *Fatiha* de ce saint personnage, on le désigne sous le nom » de *Khâja Khizr, Mihtar Iliyds.* On le trouvera plus loin.

[4] Au surplus voyez Hamaker, *Liber de expugnatione Memphidis et Alexandriæ*, p. 161-2; et voy. aussi *Observ. on the Mus. of India*, t. I, p. 288.

Khizr comme étant le même que Phinées, petit-fils d'Aaron[1]; et enfin les Turcs le confondent avec saint Georges. Pour allier ces diverses opinions, quelques-uns prétendent que la même âme a animé ces trois différents personnages. Quoi qu'il en soit, Khizr, selon les musulmans, découvrit la source de l'eau de la vie, et il en est le gardien.

Les musulmans de l'Inde croient en outre qu'il était fort habile dans la divination ; de là ils nomment *Khabar-i Khizrî* « nouvelle de Khizr », une nouvelle que l'on devine, comme, par exemple, lorsque le public comprend les intentions du gouvernement. Wali a dit en ce sens dans un de ses gazals : « Une nouvelle m'est parvenue de la part de » Khizr; sa lettre, c'est de rubis de tes lèvres humides[2] » Ils le considèrent enfin comme le patron des eaux, et célèbrent en son honneur la fête dont on lit dans Jawân[3] la description suivante :

« Dans le mois de Bhâdon[4] qui est de trente-un jours, » tous ceux dont les désirs ont été accomplis, se font un » devoir de coopérer à mettre à flot le bateau *nao,* en l'hon- » neur de *Khâja Khizr*, et de faire, selon leurs moyens, » à ce saint personnage, des offrandes consistant surtout » en lait et en grains concassés. Les vendredis, et dans » quelques endroits les jeudis[5] du mois dont il s'agit, les » dévots à Khizr, ayant préparé le *béra*, le portent au soir

[1] *Exode* VI, 25; *Nombres* XXV, 13, etc.

[2] P. 28 de mon édition.

[3] *Barah maça,* p. 62.

[4] Ce mois, qui commence du 9 au 13 août et finit à la même époque de septembre, est le dernier de la saison des pluies. Au même temps de l'année, les Égyptiens font sur le Nil des cérémonies analogues à celles qui sont ici décrites.

[5] Il y a dans le texte *Schab-i jum'a,* « la nuit du vendredi, » qui est sans doute synonyme de *Jum'a rât,* « nuit ou vigile du vendredi. »

» au bord de la rivière, avec mille cérémonies. Là, grands » et petits, ayant allumé des lampes et des bougies, font » leurs oblations respectives, tandis que des nageurs réu- » nis poussent d'un commun accord le radeau au milieu de » la rivière, et procurent au spectateur un coup d'œil ra- » vissant. »

Dans le vers ridicule dont la traduction suit, le poëte fait allusion à l'eau de la vie, dont Khizr est le gardien, et au *béra* qui lui est consacré : « Qui pourrait sans *béra*, dit-il, » s'approcher de cette bouche, d'où déborde l'eau pré- » cieuse de la vie. »

Il y a deux sortes de bateaux ou radeaux qu'on lance sur la rivière en l'honneur de Khizr, lesquels se nomment *béra*[1]. Les grands, désignés aussi sous le nom générique de *nao* (ναῦς, *navis*, *nef*), et de *Iliyâs kî kischti* « bateau d'Élie » qu'on lance annuellement avec pompe à la fête de Khizr; les petits, que chaque musulman se fait un devoir de mettre à flot sur les rivières, les vendredis du mois de Bhadon, après y avoir placé une ou plusieurs lampes, des fleurs, etc., ce qui fait de loin un coup d'œil charmant[2]. Ces petits *béra* sont ordinairement de terre[3]; on les voit par centaines sur les rivières de l'Inde, à l'époque indiquée. L'artiste voyageur Hodges, qui ignorait ce que c'était, en fut surpris d'étonnement.

En passant par Murched-abad[4], dit-il, dans la soirée

[1] Ce mot est employé dans le sens de *bateau* par les Gypseys ou Bohémiens, dont le langage paraît dérivé de l'hindoustani. Voy. le curieux et intéressant mémoire du colonel Harriot sur l'origine orientale des Gypseys. *Transactions R. A. S.*, t. II, p. 518 et suiv.

[2] Shakespear, *Dict.*, p. 168, 387.

[3] *Transactions R. A. S.*, t. II, p. 539.

[4] Ancienne capitale du Bengale située sur le Gange.

» d'un jour saint pour les musulmans, je m'amusai beau-
» coup à voir la rivière couverte d'une quantité innom-
» brable de lumières qui flottaient sur la surface de l'eau ;
» c'était un spectacle vraiment extraordinaire et dont il
» était difficile d'abord de se former une idée satisfaisante ;
» mais je découvris bientôt par mes recherches, que, dans
» ces occasions, les musulmans fabriquent un grand nom-
» bre de petites lampes qu'ils lancent sur la rivière après les
» avoir allumées ; comme elles durent plusieurs heures, le
» courant les entraîne à une distance considérable [1]. »

Les voyageurs nous apprennent que les habitants des îles Maldives, qui du reste professent la religion musulmane, lancent annuellement un petit vaisseau chargé de parfums, de gommes et de fleurs odoriférantes, et le laissent aller au gré des flots et des vents comme une offrande au roi de la mer [2]. Nul doute que ce roi de la mer ne soit *Khizr*, le patron des eaux.

Le fatiha de Khadja Khizr est ainsi conçu :

« Pour obtenir la santé spirituelle et corporelle, je
» m'appuie sur les bénédictions de celui qui satisfait les
» vœux des mortels et repousse loin d'eux les malheurs, à
» savoir Khaja Khizr, l'illustre Élie. »

« Le fidèle dira dans cette intention la surate fatiha [3]. »

FÊTE DE GOGA.

« Les Musulmans sont aussi très-dévots à *Goga*, qu'ils
» nomment autrement *Zâhir pîr*. Ils se dévouent à lui

[1] *Voyage pittoresque de Hodges*, trad. par Langlès, t. I, p. 80.
[2] Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. II, p. 192.
[3] *Hidayat ul-islam*, p. 270.

» d'esprit et de cœur, et se livrent à divers actes d'humi-
» lité. Pendant le mois de Bhadon, dans la vue de célébrer
» sa fête, ils parcourent les rues, armés de piques, jouant
» de différents instruments de musique et célébrant par
» leurs chants, en chœur, les louanges du saint. Ces proces-
» sions durent un mois. A la fin de cet espace de temps,
» ils se réunissent et plantent tous leurs piques en un même
» lieu. Il se tient en ce jour une grande foire, remarquable
» par des divertissements de tout genre et des spectacles
» curieux. J'ai entendu dire que le tombeau de ce saint
» personnage est dans le Dueb ; toutefois l'usage dont je
» parle est suivi partout[1]. »

Malcolm (*Cent. India*, II, 177) parle aussi de Gogâ pîr auquel les Hindous sont dévots autant que les Musulmans et que ces derniers nomment Zâhir pîr. Ce saint est pieusement invoqué par les femmes Pindarî lorsque leurs maris partent pour leurs expéditions de pillage[2].

Goga ou Chohan Goga était fils de Vacharaja qui a acquis une grande célébrité par le courage qu'il déploya en défendant son pays contre l'invasion de Mahmoud. Il était souverain d'un pays sur le Satleje qui avait pour capitale Chihera. En défendant cette ville, il périt avec ses 45 fils et 60 neveux. L'anniversaire de sa mort est célébré de nos jours encore dans tout le Rajpoutana (3).

[1] *Barah maça*, p. 64.
[2] H. Elliot, *Suppl. Glossary.*
[3] *Annals of Rajastan*, t. II, p. 447.

SECONDE PARTIE.

SAINTS DE L'INDE MUSULMANE

POUR LESQUELS ON N'A PAS ÉTABLI DE FÊTES SPÉCIALES.

ABD-ULCADIR.

Ce saint personnage surnommé *Gaus ul-azam*, « le grand redresseur[1] », naquit, selon Afsos[2], à Jil, près de Bagdad, en 471 (1078-79), et reçut le manteau de l'initiation religieuse des mains du schaïkh *Abû saïyid*. Il était doué d'une grande vertu et avait le don des miracles. Une foule de gens, pleins de confiance en lui, devinrent ses disciples, et des milliers d'individus furent, par son entremise, instruits dans la doctrine ésotérique de la religion[3]. Encore à présent un grand nombre de personnes reconnaissent sa sainteté et ont beaucoup de dévotion à lui. On lui donne le nom de *Schaïkh* à cause de sa science et de sa vertu ; mais il était *Saïyid*, c'est-à-dire de la race d'Huçaïn. Il vécut plus de quatre-vingt-dix ans (solaires) et se mit en route pour la demeure de l'immortalité en 571 (1175-76).

Abd-ulcâdir a écrit plusieurs ouvrages mystiques re-

[1] « On entend par là le personnage unique qui, en tout temps, est le lieu » vers lequel sont tournés les regards de Dieu. C'est le pôle (on le nomme » aussi *cutb*, pôle) qui répand l'esprit de vie sur la nature supérieure et in- » férieure. » — Voy. la notice de M. de Sacy sur l'ouvrage intitulé *Tarifat* (*Not. et Extr. des Mss.*, t. x, p. 81); et *Journ. des Savants*, 1831, p. 458.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 61,

[3] C'est-à-dire *le sufisme* (*taçauuf*).

nommés [1]. Je crois que c'est le même dont il a déjà été question à l'article de *Muïn-uddin*.

Il paraît qu'Abd-ulcâdir Guilânî est vénéré dans tout le monde Musulman, entre autres en Algérie où le fameux Abd-ulcâdir a bien pu être ainsi nommé par allusion au nom de ce saint. Il y avait à Alger un cénotaphe (*cubba*) de ce personnage; mais il a été démoli; son véritable mausolée se trouve au centre de Bagdad [2].

SARWAR.

« Sultan Sarwar, fils du saïyid Zaïn-ulabadin [3], se livra, » dès l'âge le plus tendre, à la piété et à l'abstinence; » aussi, à peine adolescent, il acquit une grande pureté de » cœur. Ayant été obligé de combattre dans la ville des » *Balutch* [4] contre une troupe d'idolâtres, il périt martyr » avec son frère. Sa femme mourut de chagrin et un jeune » fils les suivit aussi dans la tombe, en sorte qu'ils furent » tous ensevelis en ce lieu dans un même sépulcre qu'on » nomme le *tombeau du martyr*.

» On raconte qu'un marchand se rendait de Candahar

[1] *Ar. mahf.*, p. 62. — Il y a, sur un des traités mystiques de ce personnage célèbre, un commentaire en dialecte hindoustani du Décan, par Abdulla Huçaïni Kes-diraz de Kalbargah. Cet ouvrage est cité dans le catalogue de la Bibliothèque de Tippu par M. Ch. Stewart, et dans le catalogue manuscrit de la Bibliothèque du Collége de Fort-William à Calcutta : il est intitulé *Naschât-ul'ischc*, c'est-à-dire *les plaisirs de l'amour* (*divin*).

[2] *Voyages d'Abou T'alib*, p. 374.

[3] Le tombeau de ce saint personnage est à 4 kos de Moultan; on s'y rend en pèlerinage de tous les côtés à l'époque des chaleurs, et on y reste quelques jours. J'ignore si ce Zaïn-ulabadin est le même dont il est parlé dans l'*Ayeen Akbery*, t. II, p. 152.

[4] Apparemment Kelat, leur capitale. Voyez Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, p. 81.

» en Multan, lorsqu'arrivé près du tombeau de Sarwar, » son chameau se cassa une patte. Fort embarrassé de sa- » voir comment il transporterait la charge de l'animal, il » adressa des prières à Dieu sur le tombeau du saint, et » aussitôt la patte se raccommoda. Le marchand, recon- » naissant, fit une oblation à l'instant même, et ayant re- » chargé son chameau, il continua sa route. La nouvelle de » cet événement se répandit partout, et par suite le tom- » beau de Sarwar devint un lieu de pèlerinage. On cite, » entre autres, un aveugle, un lépreux et un impotent qui » s'y rendirent et qui eurent le bonheur d'être guéris de » leurs infirmités par la grâce de Dieu. Ces cures mira- » culeuses accrurent encore la confiance en Sarwar ; aussi, » à l'entrée de l'hiver, vient-on de tous côtés et de fort » loin déposer sur son tombeau de nombreuses offrandes [1].

» A douze kos de Sialkot, dans la province de Lahore, » est un lieu nommé *Dhonakal*, qui est consacré à sultan » Sarwar. Les musulmans s'y rendent toute l'année en pè- » lerinage, mais surtout pendant les deux mois des cha- » leurs, temps où hommes et femmes viennent en foule de » la plupart des provinces y déposer leurs diverses obla- » tions [2].

Sarwar a donné son nom à un ordre de faquirs qui se nomment en conséquence *Sarwariyah* ou *Jalâlî*, probablement d'après le premier mot de son surnom honorifique [3].

DARIAYI.

« Schah Schams-uddin Dariâyî célèbre par les prodiges

[1] *Araïsch-i mahfil*, p. 165.
[2] *Ar. mahf.*, p. 184.
[3] Sicé, *Lois Musulmanes*, p. 13,

» qu'il a opérés, est enseveli à Dépal-dal, dans la province » de Lahore. Entre autres miracles qui lui sont attribués, » on raconte qu'un Hindou, nommé Dépali, très-fervent » dans sa religion, quoique disciple de Dariayî, lui de- » manda la permission d'aller, à une certaine époque, se » baigner dans le Gange avec ses coreligionnaires. Le » saint lui recommanda simplement de lui rappeler ce » désir, au jour fixé pour ce bain religieux. Dépali le fit : » *Ferme les yeux*, lui dit alors Dariayî ; il les ferma et se » trouva tout de suite sur les bords du Gange, où ayant » joint ses parents et ses amis, il se baigna avec eux. Ayant » ensuite ouvert les yeux, il se retrouva en la compagnie » de son guide spirituel, ce qui le surprit extrêmement. » Lorsque ses coreligionnaires furent de retour dans leurs » maisons et qu'ils le trouvèrent arrivé dans le pays, ils » pensèrent qu'il les avait devancés ; mais quand ils surent » la manière dont tout s'était passé, ils furent plongés » dans l'océan de l'admiration.

» Un autre fait plus extraordinaire encore, c'est le sui- » vant : Quelques années après la mort de Dariayî, des » charpentiers ayant abattu un arbre de *Séris*[1] qui crois- » sait auprès de son tombeau, le coupèrent en plusieurs » pièces pour l'employer à des constructions. Tout à coup » une voix terrible se fit entendre, la terre se mit à trem- » bler et le tronc de cet arbre se releva de lui-même. Les » ouvriers épouvantés s'enfuirent et l'arbre ne tarda pas » à reverdir.

» Ces événements miraculeux n'ont pas peu contribué à » répandre la dévotion envers ce saint ; aussi son tombeau » est-il, jusqu'à ce jour, un lieu de pèlerinage très-fré-

[1] *Mimosa seris.*

» quenté. Grands et petits, hommes et femmes s'y rendent » les jeudis, surtout ceux de la nouvelle lune, et y font des » oblations, persuadés d'obtenir par ce moyen l'accomplis- » sement de leurs vœux. Le plus singulier, c'est que les » gardiens du tombeau de Dariayî sont des Hindous des- » cendants de Dépali. En vain les musulmans ont voulu » leur retirer ces fonctions pour les exercer eux-mêmes, » ils n'ont pu y réussir, et cet état de choses a duré jus- » qu'au temps d'Alamguir[1]. J'ignore ce qui en est à pré- » sent[2]. »

CUTB-UDDIN.

Ce personnage, de l'ordre de Chischti, est un des saints musulmans de l'Inde les plus célèbres et les plus vénérés[3]. Il a donné son nom au monument élevé près de cette ville[4], et connu sous le nom de *Cutb minar* ou minaret de Cutb. Cet édifice superbe et majestueux, chanté par plusieurs poëtes indiens, se dégrade malheureusement chaque année de plus en plus. Près de la châsse de *Cutb*[5] sont plusieurs

[1] Probablement Alam-Guir II, qui a régné de 1753 à 1756.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 75.

[3] Il y a un long article sur ce saint dans Dorn, *History of the Afgans*, t. II, p. 2 et suiv.

[4] Voyez-en la description exacte dans Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 473 ; et dans la « Description des monuments de Dehli, en 1852, » dont j'ai donné la traduction d'après le texte hindoustani du Saïyid Ahmad Khan, dans le *Journ. Asiat.*, en 1861 (p. 82-89 du tirage à part).

[5] Ce mot n'est pas pris ici dans le sens mystique qu'il a quelquefois et que S. de Sacy a bien développé dans sa traduction du *Pend-nameh* ou *Livre des conseils d'Attar*, p. LVIII. On l'emploie pour *Cutb uddîn*, qui est le titre honorifique du saint dont il s'agit et qui signifie le *pôle de la religion*. C'est à peu près comme en turc, où l'on dit *Bâquî* au lieu de *'Abdul-bâquî*, « serviteur de l'Éternel. »

belles maisons formant une place carrée avec un puits au milieu. Ces maisons avaient appartenu au dernier sultan de Dehli et aux princes de la famille royale qui venaient quelquefois visiter par dévotion le tombeau du saint[1]. Schâh 'Alam et plusieurs autres membres de la famille de Timour sont ensevelis dans la ville de Cutb, et l'empereur Akbar II[2], y avait aussi fait préparer un mausolée pour lui et pour l'impératrice.

« Le khadja *Cutb-uddin Bakhtiar kâki*, fils du khadja Kamal-uddin Muça, naquit en Fargana[3]. Dieu daigna l'at-» tirer à lui dès sa plus tendre jeunesse; le prophète Khizr[4] » lui apparut et fit pénétrer dans son âme la lumière céleste. » A l'âge de douze ans il vit en songe le khadja Muïn-uddin » Chischti[5], qu'il considéra depuis ce temps comme son » guide spirituel, et ayant voulu jouir de sa présence, il » se mit en route pour aller le joindre. Arrivé à Bagdad, il » y trouva plusieurs saints personnages de la société des-» quels il retira beaucoup d'avantages spirituels. Puis il » vint à Multan où il se lia d'amitié avec Bahâ-uddin Za-» kariyâ[6], et sachant que Muïn-uddin résidait dans l'em-

[1] Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 473.

[2] Aux yeux des naturels de l'Inde, les Anglais gouvernaient alors sous les ordres du Grand Mogol; ils étaient censés ses lieutenants. Afsos l'exprime clairement : « L'Hindoustan, dit-il, est depuis quelque temps dominé par une multitude de petits souverains qui s'arrachent l'un l'autre leurs possessions. Aucun d'eux ne reconnaît comme il faut l'autorité légitime du Mogol, si ce n'est cependant messieurs les Anglais, *lesquels n'ont pas cessé d'être soumis à son obéissance*; en sorte qu'actuellement, c'est-à-dire en 1222 (1807), ils reconnaissent l'autorité suprême d'Akbar schah, fils de schah Alam. » *Ar. mahf.*, p. 211.

[3] Pays et ville de Transoxane.

[4] Voyez, dans la première partie, l'article consacré à ce prophète.

[5] Voyez l'article consacré à ce saint.

[6] Voyez l'article suivant.

» pire du sultan Schams-uddin Altamsch[1], il se dirigea vers » Dehli. De son côté, Muïn-uddin, mu par l'inspiration » divine, se rendit aussi en cette ville. Là, ces deux élus » de Dieu qui étaient déjà attachés par des liens spirituels, » purent se connaître temporellement et se communiquer » leurs pensées. Cependant ils ne restèrent pas longtemps » dans le même lieu. Muïn-uddin se retira à Ajmir et Cutb- » uddin se retira à Dehli où une foule de gens participèrent » par son moyen à l'abondance des grâces divines. Ce fut » là que, le 14 rabi 1er 630 (29 décembre 1232), il quitta » ce monde périssable pour aller habiter le séjour de l'é- » ternité. Son tombeau est situé à trois kos de la ville[2]. »

Le sépulcre de Cutb-uddin est constamment fréquenté par de nombreux pèlerins ; mais il s'y rend, comme auprès des châsses des autres saints célèbres de l'Inde, encore plus de curieux que de dévots. La description suivante que fait le poëte hindoustani Faïz d'une scène dont il fut témoin en ce lieu renommé donne une triste idée du genre de personnes qui vont à ce pèlerinage.

« Je passai un jour, près du tombeau de Cutb-uddin, » j'y vis une sémillante marchande, gentille comme une » bayadère, belle comme une houri..... Elle vendait du » *bang*[3], de la bière et du vin ; tandis que ses yeux por- » taient le trouble dans les cœurs..... Il y avait là une réu- » nion étonnante de monde..... La guitare et le violon » résonnaient de toutes parts ; partout on vendait des li- » queurs enivrantes..... Des gens estropiés se tenaient de- » bout comme des bougies ; beaucoup de gens du peuple

[1] Empereur pathan de Dehli qui a régné de 1210 à 1225.

[2] C'est-à-dire dans la ville de *Cutb* ou *Cuttub*, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

[3] Il a déjà été parlé de cette liqueur enivrante.

» et des esclaves dont les oreilles portaient les boucles de » la servitude, conversaient paisiblement entre eux..., tandis que d'autres, pris de vin, se donnaient des coups de » poing et de pied, et ne tardèrent pas à tirer leurs épées. » La belle marchande qui avait attiré mon attention voulut » fuir cette scène de désordre, mais elle fut inhumainement assassinée, et la pleine lune de sa beauté, qui était » dans son apogée, alla s'évanouir dans le périgée de la » mort..... Tout le monde fut bouleversé par cet événement funeste qui eut lieu vers le soir. Quelques-uns furent dupes de leur curiosité; mais plusieurs infâmes » scélérats périrent.

» O Faïz! fuis les gens méprisables, reste jour et nuit » en la compagnie des bons. »

ZAKARIYA.

« Le schaïkh Bahâ-uddin Zakariyâ, fils du schaïkh Cutb-» uddin Mohammed et petit-fils de Kamal-uddin Coraïschi, » naquit à Kotkaror[1] en 565 (1169-70). Quoiqu'il fût encore enfant lorsque son père quitta ce monde, il continua » néanmoins à s'occuper de la science spirituelle et ne » tarda pas à parvenir au degré de l'excellence. Ensuite » ayant desiré voyager, il parcourut l'Iran et le Touran et » vint à Bagdad où il s'attacha au schaïkh Schihab-uddin » Suhrawardi[2]. Après avoir été son disciple pendant quelque temps, il lui succéda dans sa dignité spirituelle ; en

[1] Ville de Multan.

[2] Célèbre contemplatif dont Saadi fut, dit-on, disciple, auteur de plusieurs ouvrages mystiques renommés : il naquit en 539 (1144), mourut en 632 (1234) et son tombeau est à *Bagdad*. Voyez la notice sur les vies des sofis, de Jami, par Silvestre de Sacy, dans le tome XII des *Notices des Manuscrits*; et voy. aussi Langlès, *Voyage à la Mecque*, p. 120.

» sorte que le schaïkh Iraquî et Mir Huçaïn retirèrent de » notre saint des avantages religieux. Puis ce grand per- » sonnage vint de Bagdad à Multan où il demeura. Là aussi » plusieurs hommes recommandables acquirent par son » moyen des faveurs spirituelles. On dit qu'une amitié » étroite l'unissait au schaïkh Farîd-uddin Schakar-ganj[1]. » Pendant longtemps en effet ils vécurent ensemble dans » un même lieu. Enfin le 7 Safar 665 (7 septembre 1266), » un pir du Turan apporta une lettre cachetée à son adresse et » la remit au schaïkh Sadr-uddin, fils du schaïkh Zakariyâ. » Celui-ci s'empressa d'aller porter la missive à son père; » mais en la lisant, Zakariyâ remit son âme à son Créateur. » Un cri unanime s'éleva alors dans la maison : *L'ami*, di- » sait-on, *s'est réuni à l'ami*.

» On raconte de ce saint personnage plusieurs miracles » qu'il serait trop long de rapporter ici. Il est enseveli à » Multan où son tombeau est un lieu de pèlerinage.

» Le schaïkh Sadr-uddin, son fils, lui succéda dans sa » dignité spirituelle, et il forma, comme son père, un » grand nombre de disciples, parmi lesquels plusieurs se » distinguèrent par leur sainteté et leurs vertus; il quitta » lui-même ce monde périssable en 709 (1309). Le schaïkh » Rukn-uddin[2], son fils, marcha sur les traces de son père » et de son aïeul, et à sa mort, il fut enseveli, comme son » grand-père, dans la ville de Multan[3]. »

[1] Voyez son article.

[2] Ce schaïk avait le surnom patronymique de Suhrawardi, comme on l'a vu à l'article sur le mois de Rajab. Son grand-père Zakariya avait été disciple de Schihab-uddin Suhrawardi, et apparemment il avait pris son surnom et l'avait transmis à ses descendants. Voyez les *Observations préliminaires*.

[3] *Araïsch-i mahfil*, p. 164; voyez aussi l'*Ayeen Akbery*, II, 113; et Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 242.

SCHAH FARID-UDDIN [1].

« Farid-uddin Schakar-ganj, fils du schaïkh Jalal-uddin » Sulaiman, et issu de Farukh schah Kabuli, naquit à » *Ghanawal*, près de Multan. Là, il fut en relation avec le » khaja Cutb-uddin Bakhtiar Kaki, et retira de sa so- » ciété de grands avantages. Il se rendit ensuite à Dehli » avec ce saint guide, et, plein d'ardeur, il entra dans la » vie spirituelle. Quelques-uns disent que, conformément » à l'ordre du khaja susdit, il alla d'abord de Multan en » Candahar et en Sistan [2], et qu'après avoir acquis les con- » naissances nécessaires, il vint à Dehli où il fut admis » comme disciple auprès de Cutb-uddin. Ce fut alors qu'il » renonça tout à fait aux désirs des sens et se livra à des » mortifications cruelles, à de pénibles pratiques de dévo- » tion. Ensuite, ayant quitté son directeur dans la voie du » salut, il se retira à Hansi [3] où il vécut paisiblement jus- » qu'à la mort de ce dernier. A cette époque, il alla de » nouveau à Dehli pour retirer le froc, et le bâton [4] que » Cutb-uddin tenait de son maître spirituel et qu'en mou- » rant il avait recommandé de remettre à Farid. Muni de » ce précieux dépôt, il quitta cette ville et alla résider à » Patan [5], où un monde entier obtint par son entremise la

[1] On trouve des détails très-intéressants sur ce saint dans un article de Mohan Lal (*Journal As. soc. Bengal*, oct. 1837), et un dessin représentant son tombeau dans le n° 7 de l'année 1852.

[2] Grande province de Balouchistan.

[3] Ville de la province de Dehli.

[4] Voyez les *Observations préliminaires*.

[5] Ce nom qui est commun à plusieurs villes de l'Inde, indique ici une ville de la soubahie du Multan, autrement dite Ajodan, située dans le *sirkar* ou district de Debalpur. *Ayeen Akbery*, tome II, p. 286.

» faveur céleste. Il mourut dans cette ville le samedi 5 mo-
» harram 667 (15 septembre 1268), et y fut enseveli.

» Chacun sait que, par l'effet des regards de Farid, des
» monceaux de terre se changeaient en sucre. Tel est le
» motif du surnom de *Schakar-ganj*, « trésor de sucre » qui
» lui a été donné[1].

CALANDAR.

« Le Schaïkh Scharaf bû Ali Calandar[2] naquit à Pa-
» nipat[3], ville située à trente kos N. O. de Dehli. A l'âge
» de quarante ans il vint dans cette capitale, et eut l'avan-
» tage d'être introduit auprès du khaja Cutb-uddin[4];
» mais néanmoins il ne pensa pendant vingt ans qu'aux
» sciences extérieures. Enfin la lumière divine vint éclairer
» le miroir de son cœur; il jeta tous ses livres dans la
» Jamna et se mit à voyager pour son instruction reli-
» gieuse. Arrivé en Asie mineure, il y retira de grands
» avantages de la société de Schams Tabriz[5] et de Maulavi

[1] *Araïsch-i mahfil*, p. 166.

[2] On trouve une ode de ce spiritualiste dans les *Transactions de la soc. littér. de Bombay*, t. I, p. 107.

[3] C'est près de cette ville que se donna entre les Musulmans et les Mahrattes, en 1761, la bataille de Panipat, que remportèrent les premiers, et qui a été célébrée en hindoustani dans un poëme intitulé : *Jang-namah*, c'est-à-dire le *Livre du combat*. Mackensie, *Collection*, II, 145. Il y en a aussi une description en hindoustani et en anglais dans le *Tuhfâé Elphinstone*.

[4] Voyez plus haut l'article consacré à ce saint.

[5] C'est-à-dire *Schamsuddîn Tabrézi*, célèbre poëte persan, distingué par sa sainteté, qui fut le maître de Jalâl uddîn Rûmî. On trouve un fort beau gazal de lui dans les *Transact. of the Rombay. Litter. society*, p. 108. M. Jules Boilly, peintre distingué, a, dans sa jolie collection de manuscrits persans, un exemplaire correct du diwan de ce poëte, copie qui a appartenu à Scheidius.

» Rum[1], ainsi que de plusieurs autres saints personnages. » Il revint ensuite à son pays et vécut constamment dans » l'angle de la retraite jusqu'au moment où Dieu daigna » l'appeler à lui. Un grand nombre de gens ont été les » témoins oculaires de ses miracles, et de nos jours en- » core son tombeau est un lieu de pèlerinage très-fré- » quenté[2]. »

Ce personnage, l'un des saints les plus célèbres de l'Inde musulmane, mourut, s'il faut en croire M. W. Hamilton[3], en 724 (1323-24) ; mais si, à l'âge de quarante ans, il fut effectivement en relation avec Cutb-uddin, qui décéda, ainsi qu'on l'a vu plus haut, en 630 (1232-33), la date donnée par M. Hamilton ne doit pas être exacte, car elle supposerait que Calandar avait plus de cent trente ans lorsqu'il mourut.

Dans sa jeunesse, Akbar II, sultan de Dehli, fut conduit au tombeau de Calandar par son malheureux père, Schâh 'Alam, qui consacra au saint une boucle de ses cheveux, Cette cérémonie impose l'obligation de laisser, sans la toucher, pendant un certain espace de temps, la portion de cheveux qu'on a taillée ; on doit ensuite venir couper ces cheveux au lieu même qui a été choisi la première fois pour cette consécration. L'empereur tenait beaucoup, disait-on, à consommer ce rite ; mais comme ce pèlerinage aurait pu occasionner de grandes dépenses qu'il n'aurait pu se dispenser de faire sans que ce fût pour lui un sujet de con-

[1] C'est-à-dire le Maulawi Jalâl uddin Rûmî, très-célèbre spiritualiste musulman, fondateur de l'ordre des *Maulavi* et auteur d'un poëme très-renommé, connu sous le titre vague de *Masnavi*. A l'époque dont il s'agit, il résidait à Cogni (Iconium). D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 64

[3] Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. II, p. 367.

fusion, on lui persuada de renoncer à accomplir cette cérémonie[1].

On trouve le fatiha de ce saint dans l'Eucologe musulman[2] imprimé à Calcutta. Il est conçu en ces termes :

« A cause du prince des contemplatifs, du chef des spi-
» ritualistes, l'illustre Schâh Scharaf bû Ali Calandar (que
» Dieu sanctifie son précieux tombeau), et aussi par l'âme
» pure de Schah Scharaf-uddin Yahya Muniri, d'Ahmad
» khan et de Mubarac khan (que Dieu sanctifie leurs tom-
» beaux), que le Très-Haut daigne accepter les oblations
» et les prières que je lui offre.

» Dans cette intention, le fidèle dira le premier chapitre
» du Coran ; ensuite le verset du trône[3], trois fois ; le
» quatre-vingt-quatorzième chapitre trois fois ; le premier
» trois fois ; le cent douzième, dix fois ; la prière *Durûd*[4],
» dix fois. »

AULIYA.

« Le prince des schaïkhs Nizam-uddin Auliya[5], fils
» d'Ahmad, fils de Daniel, naquit à Gazna en 630 (1232-
» 33). Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de raison, il se rendit à
» Badaun[6], et là il se livra avec le plus grand succès aux

[1] Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 367.

[2] *Hidayat-ul-islam*, p. 269.

[3] C'est-à-dire les versets 255-258 du second chapitre du *Coran*.

[4] Voy. *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, p. 222.

[5] Auliyâ est le pl. de wali, employé emphatiquement pour le singulier. Ce saint est aussi connu sous le surnom de *Zarrîzar-Bakhsch*, « donneur d'or en or. » (Préface du *Bâg o Bahâr*.)

[6] Ville dans la province de Dehli, qui n'est actuellement remarquable que par son antiquité. *Ayeen Akbery*, t. II, p. 87, Hamilton, *East-India Gazetteer*, I, 291.

» sciences extérieures. Comme dans l'argumentation, il » triomphait presque toujours de ses condisciples, on le » surnomma vainqueur de l'assemblée (*mahfil schikan*). » A vingt ans il alla à Ajodhan[1] où il eut le bonheur d'être » disciple de Farid-uddin Schakar-ganj[2], qui lui commu- » niqua la science intérieure. L'ayant ensuite quitté, il se » rendit à Dehli[3] pour la conduite spirituelle des hommes. » Une foule de gens dévoués à la recherche des vérités » religieuses trouvèrent en effet un grand secours auprès » de lui. On peut citer entre autres les schaïkhs Wajh- » uddin à Chandéri[4], Nacir-uddin Chirag-i Dehli[5], 'Alâ- » ulhak et Raji Siraj dans le Bengale, Yacub et Kamal à » Malwa, Huçâm-uddin en Guzarate, le schaïkh Burhân- » uddin et le khwaja Haçan dans le Décan, l'amir Khosrau » à Dehli, les respectables Mugis à Ujjaïn, et Guiyâs à » Dahar[6], etc. Ses descendans et ses héritiers spirituels » continuèrent, jusqu'au temps d'Aurang-zeb, à diriger » dans la voie de Dieu leurs coréligionnaires ; mais depuis » cette époque on ne sait rien sur cette lignée.

» L'historien Firischta donne à la naissance de Nizam- » uddin une date différente de celle que je viens d'indi- » quer. Selon lui, le père de ce contemplatif vint de Gazna

[1] Ville de Moultan, dont il a déjà été parlé.

[2] Voyez l'article consacré à ce saint personnage.

[3] On montre encore à Dehli un puits creusé, dit-on, par Nizâm-uddîn Auliyâ en 1321 (*Bhola Nauth, the Travels of a Hindoo*, t. II, p. 225).

[4] Ville de Malwa.

[5] C'est-à-dire l'*aide de la religion*, *lampe de Dehli*, enseveli dans cette ville. *Ar. mahf.*, p. 166 ; *Ayeen Akbery*, II, 87. — Il y a un autre saint nommé aussi Schâh Nacir-uddin qui est enseveli à Jalindhar, ville de la province de Lahore. Une foule de pèlerins, surtout à l'époque des chaleurs, viennent déposer sur son tombeau leurs offrandes et exprimer en même temps leurs vœux. *Araïsch-i mahfil*, p. 172.

[6] Ancienne ville de Malwa, qui a été la capitale de cette province.

» dans l'Hindoustan et résida dans la ville de Badaun où » naquit notre saint au mois de Safar 634 de l'hégire (oc- » tobre 1236). Il avait à peine cinq ans lorsque son père, » homme extrêmement recommandable, prit la route de » l'éternité. Sa mère eut le plus grand soin de lui et le » conduisit à Dehli, quand il eut atteint l'âge de discré- » tion. Ce fut en cette ville qu'il apprit ce qu'on enseigne » ordinairement aux enfants.

» Nizam-uddin fut admis dans le paradis un mercredi » 18 rabi 1er 725 (4 mars 1326), et fut enseveli à peu de » distance de Dehli, où l'on voit encore son tombeau près » de celui du khwâja Cutb-uddin[1]. Cet ami de Dieu est, » par sa grande piété, un des saints les plus éminents de » l'Hindoustan. La chaîne de son initiation religieuse » aboutit, en remontant, au schaïkh Abd-ulkadir Jilani[2]. »

KABIR.

Kabir est un célèbre Hindou unitaire, vénéré par les musulmans aussi bien que par ses coréligionnaires. Il établit une nouvelle secte, c'est-à-dire, celle des *Kabir panthi* ou « partisans de la secte (*panth*) de Kabir », à laquelle Nanak fondateur de celle des Sikhs, emprunta les notions religieuses qu'il propagea avec plus de succès[3].

« S'il faut en croire, dit Afsos, un bon nombre de gens, c'est à Ratanpur, dans le royaume d'Aude, que se trouve » le tombeau du tisserand Kabir. Cet homme célèbre, qui

[1] Voyez l'*Ayeen Akbery*, II, 87.

[2] Voyez l'article consacré à ce saint personnage. La notice qui précède est extraite de l'*Araïsch-i mahfil*, p. 60.

[3] H. H. Wilson, *A sketch of the religious sects of the Hindus* (*Asiatic Researches*, XVI, 53).

» vivait sous le sultan Sikandar Lodi[1], demeura longtemps » à Bénarès occupé de pratiques de piété. Les faquirs le » considèrent comme orthodoxe et possesseur de perfec- » tion. Ils récitent sans cesse des dohrâs[2] de sa composi- » tion où respire la connaissance et l'amour de Dieu[3]. »

Pendant sa vie il fut, comme après sa mort, également vénéré par les Hindous et par les musulmans. Les brahmanes voulaient brûler son corps, les musulmans le mettre en terre, mais la légende rapporte que sur ces entrefaites le cadavre disparut[4].

LAL.

« Baba Lâl était un derviche (également Hindou) qui » habitait Dhianpur, dans la province de Lahore. Il s'énon- » çait avec éloquence et facilité, et employait ce talent à » développer les principes immuables de l'unité de Dieu » et à expliquer les autres attributs divins. Aussi accou- » rait-on auprès de lui et éprouvait-on un plaisir inouï à » l'entendre. Il a laissé un grand nombre de vers *hindous-* » *tanis* sur les matières religieuses, vers que beaucoup de » gens lisent régulièrement comme une tâche journalière. » La dévotion à ce saint personnage est très-répandue, » tant parmi les gens distingués que parmi le peuple. On

[1] Souverain de Dehli, de la dynastie afgane ou pathane des Lodi, lequel régna de 1488 à 1516.

[2] Vers en deux hémistiches ou distique. Dohra est le synonyme hindi de *baït*, en arabe. H. H. Wilson a donné la traduction de plusieurs vers de Kabir dans l'excellent Mémoire sur les sectes des Hindous, tome XVIe des *Recherches Asiatiques*. Voir l'article Kabir dans mon *Hist. de la littér. hind.*

[3] *Araïsch-i mahfil*, p. 95.

[4] *Ayeen Akbery*, II, 16.

» dit que Dara Schikoh, fils ainé de Schah Jahan et frère » d'Aurang-zeb, voyait souvent Baba Lâl, et qu'ils s'en- » tretenaient ensemble des choses de Dieu. Effectivement, » le munschi Chandarban Schah Jahani a écrit en persan » un ouvrage qui contient les conversations pieuses de ces » grands personnages[1]. »

De même que Kabir, Baba Lâl est considéré comme fondateur d'une secte hindoue qui porte son nom, c'est-à-dire celle des *Baba lâlis*[2].

DOLA.

« Schâh Dola, l'essence des contemplatifs, fut d'abord » esclave de Kamaiyândar Siyalkotî ; mais l'amitié des fa- » quirs rendait son état heureux. Il voyait surtout souvent » le saiyid Nadir, et jouissait de son édifiante compagnie. » Nadir vint à mourir et jeta sur Schah Dola un dernier re- » gard qu'animait la faveur céleste. Aussitôt celui-ci entra » dans un nouvel état ; sa vue intérieure se purifia et put » voir la lumière spirituelle. Puis étant venu de Siyalkot à » Chotî Gujarat[3], il y fixa sa résidence, y bâtit des réser- » voirs[4], des puits, des mosquées, des ponts, et embellit » ainsi cette ville alors peu florissante. Il fit construire » entre autres un pont fort solide à cinq kos d'Amn-abad » sur la rivière de Dek dans la grande route qui conduit » à Lahore, et procura ainsi un avantage immense à un » nombre infini de personnes. Sa générosité était telle,

[1] *Araïsch-i mahfil*, 176.
[2] *Asiatic Researches*, XVI, 26 et 53.
[3] Le petit Guzarate.
[4] Proprement, *des étangs*.

» que, s'il eût été le contemporain d'Hatim[1], personne » n'aurait cité le nom de celui-ci. Quelque chose que lui » offrissent ses contemporains qui venaient le visiter, de » près et de loin, en fait d'or, de denrées et d'autres objets, » ils retiraient de lui trois ou quatre fois autant. En la dix- » septième année du règne d'Alam-guir[2], ce saint person- » nage remit son âme à Dieu et fut enseveli près de la » ville qu'il avait placée, par son séjour, dans un état pros- » père, ville où sa châsse est encore aujourd'hui un lieu » fréquenté de pèlerinage[3]. »

ZUHUR.

« Le saïyid Schâh Zuhûr était un homme d'un grand » sens et d'une grande piété, aucun faquir ne pouvait lui » être comparé quant à l'éloignement qu'il avait pour le » monde, et à l'austérité de sa vie. Il fit bâtir près » d'Allahabad un monastère fort petit et construit simple- » ment en terre, qui existe encore.

» Il se plaisait à se livrer aux pratiques les plus pénibles » de la dévotion, comme à réciter les prières à rebours[4]. » Sa sainteté l'élevait au-dessus de tous ses contempo- » rains, et ses miracles avaient rendu son nom célèbre.

[1] Cet arabe, célèbre par sa générosité, est le héros d'un roman persan qui a été récemment traduit en anglais par D. Forbes. Il en existe une traduction hindoustanie imprimée sous le titre emphatique de *Arâïsch-i mahfil*, « l'ornement de l'assemblée, » titre que porte aussi l'ouvrage d'Afsos que j'ai souvent cité.

[2] Plus connu sous son autre titre honorifique d'Aurang-zeb (*ornement du trône*). La dix-septième année de son règne correspond à l'an 1675 de J.-C.

[3] *Araïsch-i mahfil*, p. 185.

[4] Singulière pratique de piété. Voyez Golius, *Lexicon arab. lat.*, p. 2453, au mot *nakas*.

» J'ai entendu raconter celui-ci par mon père : Le défunt nabab Umdat-ulmulk Amir khan, gouverneur d'Allahabad, » fut atteint d'une affreuse maladie chronique. Il eut en » vain recours aux médecins les plus habiles, ils ne purent » le guérir. Un jour un des seigneurs qui l'approchaient » ayant fait devant lui l'éloge de Schâh Zuhûr, le nabab » conçut le désir de voir ce contemplatif, et le fit prier de » venir le visiter. En entrant dans les appartements du » prince, Schâh Zuhûr prononça ces mots : *Les prières des* » *faquirs attirent la miséricorde de Dieu* ; *leur présence* » *éloigne le malheur.* A l'instant la maladie perdit de son » intensité, et le nabab se trouva soulagé. Enfin, dans » quelques jours, *le grand médecin* se rendit aux prières » du saint personnage et accorda au nabab une parfaite » guérison. *Non, il ne faut pas avoir confiance aux re-* » *mèdes seuls, les prières des faquirs sont quelquefois plus* » *efficaces.*

» Schâh Zuhûr était imamien et de la lignée spirituelle » nommée *Chischti*[1]. Ses excellents maîtres furent aussi » des contemplatifs, surtout le saïyid Schâh Fath Muham- » mad, qui était extrêmement distingué dans les sciences » extérieures et intérieures, et très-célèbre dans son siècle. » Beaucoup de gens reconnaissent sa sainteté et rapportent » de lui des faits surnaturels. J'en ai entendu raconter » plusieurs par Miyân Schâh Gulâm-i raçûl, descendant » direct de Schâh Zuhûr Muhammad, lequel était très-reli- » gieux et très-véridique, (du reste je ne sais si Gulâm-i » raçûl vit encore, et j'ignore aussi quel est celui qui, dans » cette lignée est *Sajjâda Nischîn,* c'est-à-dire y tient le

[1] *Silsila-i chischtiyah.* Voyez, dans la première partie, l'article sur Muin-uddin Chischti.

» premier rang spirituel). Je suis né en présence de Schâh » Fath Muhammad. On raconte qu'il se flattait d'être âgé » de trois cents ans et d'avoir vu bâtir la forteresse d'Alla- » habad, en quoi la plupart des gens le considéraient » comme véridique. Il est en effet possible que, dans ces » derniers temps, Dieu ait voulu faire naître dans la famille » du prophète[1] une personne d'une nature extraordinaire » et qu'elle ait vécu autant d'années. Ce qu'il y a de cer- » tain, c'est que cet homme distingué a poussé sa carrière » jusqu'en ces derniers temps. Mon père a eu plusieurs » fois l'honneur de le voir ; il reconnaissait la réalité de ses » miracles et parlait souvent de l'efficacité de ses amulettes. » Ce serviteur de Dieu était réellement plein de qualités » morales et avait revêtu le manteau de la pauvreté spiri- » tuelle. Mais comme on finit toujours par mourir, *le gain* » *de la vie n'étant autre chose que la mort*, il termina son » existence à Allahabad. On ne connaît ni sa secte ni sa » descendance spirituelle et temporelle[2]. »

HAZIN [3].

« Il y a à Bénarès un grand nombre de sépulcres mu- » sulmans, parmi lesquels on distingue celui du schaïkh » Muhammad Ali Hazin Guilani[4]. Ce saint personnage

[1] Les *saïyids* sont de la famille de Mahomet, dont ils descendent par Huçaïn.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 83.

[3] Ce personnage est auteur de cacidas, d'un diwan, de contes persans et de Mémoires très-intéressants, qui ont été publiés en persan et en anglais par F. C. Belfour, aux frais de l'*Oriental translation fund*, sous le titre de *The life of M. A. Hazin, written by himself*. Voir aussi un article sur Hazin dans *Ouseley's, orient. collections*, II, 26 et suiv.; et dans mon *Hist. de la Littérature hindoustanie*.

[4] Ou du Guilan, non pas qu'il y fût né, car il vit le jour à Hispahan

» avait, de son vivant, fait construire son tombeau, et ve-
» nait quelquefois le jeudi[1] s'asseoir auprès et distribuer
» des aumônes. *Il voit sans effroi approcher la mort,* a dit
» un poëte hindoustani, *celui qui la considère comme l'en-*
» *trée à l'immortalité; que dis-je? la mort ne fait pas*
» *changer d'état l'homme qui a su mourir, même dans*
» *sa vie.*

» Le schaïkh dont nous parlons réunissait aux sciences
» intérieures les extérieures. Son habileté à écrire tant en
» vers qu'en prose était son plus petit mérite. Il fut la
» gloire des écrivains de son temps et il doit servir de mo-
» dèle à ceux du nôtre. Il se rendit dans l'Hindoustan pen-
» dant le règne de Muhammad schâh. Après être resté quel-
» ques années à Dehli[2], il alla à Bénarès où il vécut dans
» l'angle de la solitude, n'allant jamais voir qui que ce fût,
» ni les grands ni le petits ; et loin de rien recevoir de per-
» sonne, donnant fréquemment aux pauvres selon ce que
» ses moyens lui permettaient. Sa vie fut constamment
» irréprochable; il ne ressentait d'autre désir que celui
» d'être uni à Dieu. Il avait des révélations et le don des
» miracles ; on dit même que le soleil lui était soumis, et

en 1692; mais parce qu'il en était originaire et qu'il y résida longtemps.— Belfour, *The Life of Ali Hazin, written by himself*, p. 50, 135, 169.

[1] Jour spécialement consacré, comme nous l'avons déjà vu, à la commémoration des trépassés et aux exercices religieux faits pour le repos de leur âme.

[2] Ce fut là qu'il écrivit ses Mémoires, qui ne vont pas au delà de cette époque, ouvrage où respire la piété la plus fervente et qui donne une idée fort avantageuse d'Hazin. On voit par sa lecture qu'il avait des idées très-larges relativement à la religion, ce qui rentre du reste tout à fait dans l'esprit du Coran et le système des sufis. On y lit qu'il connaissait le christianisme par les livres saints et par les missionnaires chrétiens; mais loin de se convertir, il s'affermit davantage, dit-il, dans sa croyance.

» qu'à son son gré il pouvait opérer d'autres prodiges non » moins extraordinaires.

» Tout le monde sait que ce contemplatif sans hypo- » crisie, loin de conseiller au nabab d'Aoude Schuja-ud- » daula d'attaquer les Anglais, l'avait au contraire sage- » ment engagé à rester en paix avec eux. Il mourut après » la déroute de Baxar[1], en 1180 (1766-67), et alla habiter » le paradis [2]. »

Rien ne serait plus facile que de prolonger ce mémoire en parlant de plusieurs autres saints vénérés dans l'Inde musulmane et qui ont acquis de la célébrité. J'ai trouvé, dans les ouvrages hindoustanis que j'ai pu consulter, des notices sur plus de cent *pirs* intéressants à connaître; mais ne voulant ni ne pouvant parler de tous ceux qui méritaient une mention particulière, j'ai dû me borner à un petit nombre. J'ai donné des articles spéciaux sur vingt personnages, et incidemment des notes sur un nombre à peu près égal. Je crois que c'est suffisant.

[1] Ville de la province de Bahar, célèbre par la grande victoire que les Anglais remportèrent près de là en 1764 sur les armées réunies de Schuja-uddaulah et de Cacim khan, nabab du Bengale. Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 304.

[2] *Araïsch-i mahfil*, p. 88.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Observations préliminaires	1
Ire Partie. — Fêtes mobiles ou lunaires.	30
Fête du martyre d'Huçaïn.	30
Guérison de Mahomet	41
Le dernier mercredi.	42
Mort du Prophète	44
Fête de Miranjî	45
Fête de Madar	52
Fête de Muïn uddin Chischti	59
Jeûne surérogatoire.	64
Schab-i barât	66
Le Ramazan.	68
Commémoration de la mort d'Ali.	69
'Id Fitr	69
Zi Ca'da	70
'Id Curbân	70
'Id Gadir	71
Fêtes fixes ou solaires	72
Fête de Salar Maçûd	72
Fête de Khizr	80

Fête de Goga. 83
Abd ul-cadir. 85
Sarwar 86
Dariyaî 87
Cutb-uddin 89
Zakariyâ 92
Farid uddin 94
Calandar 95
Auliya. 97
Kabîr. 99
Lal. 100
Dola 101
Zuhûr. 102
Hazîn 104

BP65 .I4G21
Memoire sur les particularites de la
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00036 4440